

Journal Hebdo
à l'usage de
la jeunesse d'aujourd'hui

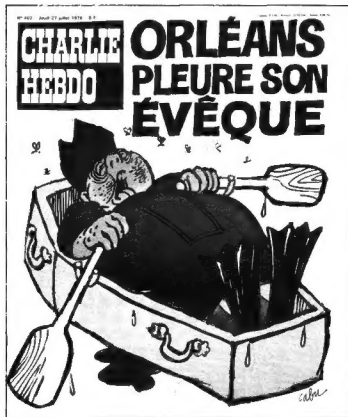
mensuel

Octobre 78 n° 117 - 8 F
Rég. Min. 120 escudos
Suisse 8 F S
Canada \$1.50

charlie

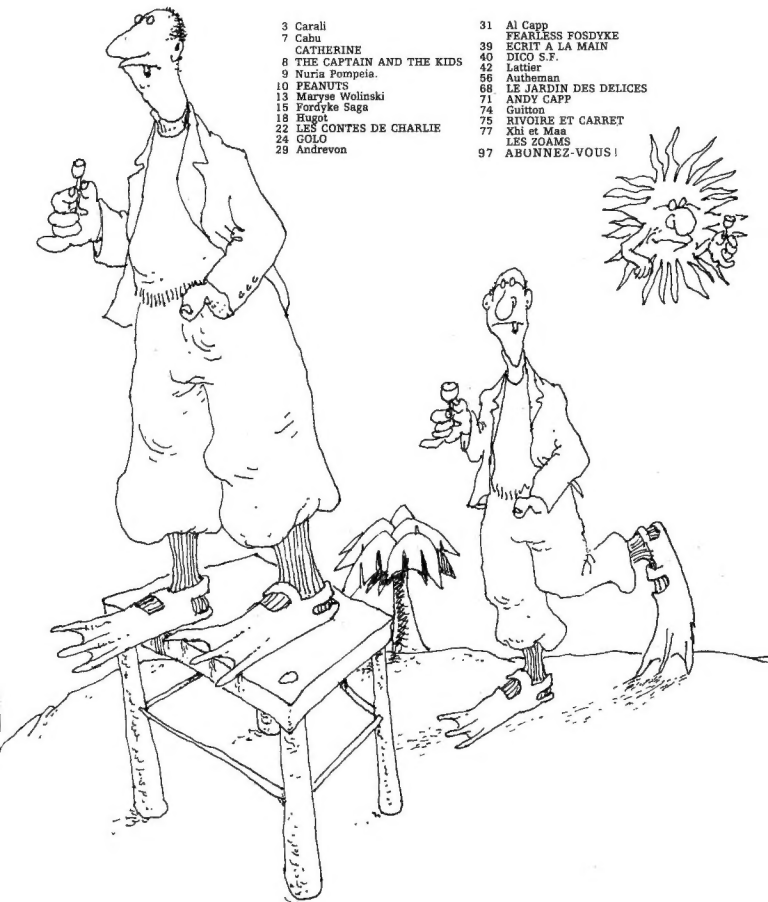


TOUS LES JEUDIS, 5 FRANCS



3 Carali
 7 Cabu
 CATHERINE
 8 THE CAPTAIN AND THE KIDS
 9 Nuria Pompeia.
 10 PEANUTS
 13 Maryse Wolinski
 15 Fordyke Saga
 18 Hugot
 22 LES CONTES DE CHARLIE
 24 GOLO
 29 Andrevon

31 Al Capp
 FEARLESS FOSDYKE
 39 ECRIT A LA MAIN
 40 DICO S.F.
 42 Lattier
 56 Autheman
 68 LE JARDIN DES DELICES
 71 ANDY CAPP
 74 Guittou
 75 RIVOIRE ET CARRET
 77 Xhi et Maa
 LES ZOAMS
 97 ABUNNEZ-VOUS!



Pichard a disparu avec ses dessins sous le bras. On le recherche activement. Mais on le retrouvera bien, ne vous tracassez pas.

Nuria Pompeia est une de ces nouvelles femmes espagnoles qui ressemblent de plus en plus aux nouvelles femmes françaises. Elle est rédactrice en chef de l'hebdomadaire satirique « Por Favor ». Ça bouge en Espagne, ça bouge !

Xhi et Maa, le couple malgache dans le vent, nous racontent un nouvel épisode des aventures des Zoums à Madagascar. Je l'aime beaucoup. Ah, si les jeunes dessinateurs français contemplanent le pays dans lequel ils vivent avec la même lucidité sans complaisance, s'ils observaient les moindres détails de notre vie de tous les jours avec la même décontraction méticuleuse, quelles bandes dessinées on aurait ! Mais la science-fiction féodale, le fantastique bidon, l'underground mal compris, la pornographie masturbatoire ont envahi la bande dessinée. Il est temps que cela change. D'ailleurs, je sens que cela commence à changer.

Golo. La preuve que ça commence à changer.



Les anciens numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants :

17.21.22.23.24.28.29.30.32.42.
50.51.53.54.55.56.57.58.59.62.

ainsi que tous les numéros, du 63 à maintenant.

On peut passer commande aux tarifs suivants :

N° 17 à 42 : 5 F
N° 50 à 54 : 5 F
N° 55 à 64 : 5 F
N° 65 à 74 : 5 F
N° 75 à 89 : 7 F
N° 90 à 111 : 8 F
à partir du n° 112 : 9 F

Règlement à l'ordre des Éditions du Square.
S.V.P.

Autheman. Pour lui aussi, ça commence à changer. Autheman commence à être vraiment Autheman à partir du moment où il cesse d'étaler ses états d'âme. Autheman m'a envoyé d'innombrables planches que je n'ai pas publiées. Il ne s'est pas découragé. C'est ce qu'on appelle une vocation.

Cavanna a écrit un livre merveilleux : « Les Ritals ». Lorsque vous lirez cet éditorial, il sera dans toutes les librairies. Quand j'ai un livre qui me plaît, je le prête à mes amis. Mais vous êtes trop nombreux, alors achetez-le.

Andrevon nous présente trois contes succulents de Philippe Cousin. Vous ne connaissez pas Philippe Cousin ? Moi non plus, mais je ferais bien sa connaissance.

Maryse Wolinski se penche sur le sort des femmes algériennes opprimées. C'est bien de sa part. Il n'y a que les femmes heureuses qui ont le temps de s'occuper des femmes malheureuses.

C'est déjà octobre. Je sens que l'hiver va être chaud.

W.

Directeur de la publication :
Georges Bernier.

Angé tutélaire : Cavanna.

Rédacteur en chef : Wolinski.

Bras droit : Blandine.

Espion : Willen.

Éditions du Square, s.a.r.l. capital de 250 000 F.

Siège social : 10, rue des Trois-Portes,

75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.

Abonnement 12 numéros : 86 F.

Etranger : 106 F.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1978.

Imprimerie : I.G.E.

Photocomposition : Presses Maubert.

Distribution : N.M.F.P.

Printed in Italy.

Commission paritaire n° 47 209.

LES CONTES
D'UN CONTEUR



LE MARCHAND D'ARGENT

TEXTE GUDULE
DESSIN CARALI

TRES BEAU
CONTE ORIENTAL



SOUS LE RÈGNE DU CALIFE HAROUN EL RACHID VIVAIT À BAGDAD UN PAUVRE MARCHAND NOMMÉ ALI BEN YOUSSEF. CE MALHEUREUX HOMME, OUTRE SES REVERS DE FORTUNE, ÉTAIT AFFLIGÉ D'UN HAREM ABSOLUMENT ODIeux, COMPOSÉ DE SEPT MÉGÈRES DE LA PIÈRE ESPÈCE.



SI BIEN QUE, LE SOIR VENU, APRÈS AVOIR EU TOUT AU LONG DE LA JOURNÉE À FAIRE FACE À SES CRÉANCIERS,

LORSQU'IL PÉNÉTRAIT DANS SON FOYER, IL N'Y TROUVAIT QUE CRIAILLERIES, GÉMISSEMENTS ET RECRIMINATIONS. BREF, ALI BEN YOUSSEF ÉTAIT BIEN À PLAINDRE.

UN SOIR QU'IL ÉTAIT EN TRAIN DE FAIRE LA VAISSELLE PENDANT QUE SES MOUËRÈS JOUAIENT AU TRIC-TRAC EN MANGEANT DES LOUKOUMS, LE DÉMON DE LA RÉVOLTE S'EMPARA DE SON ÂME.

IL S'ÉCRIA :

PAR ALLAH ! MES FEMMES ! J'EN AI ASSEZ DE M'ÉPUISER À CES TRAVAUX MÉNAGERS, JE RENDS MON TABLIER !



ET, JOIGNANT LE GÈSTE À LA PAROLE, IL BÉTA RAGEUSEMENT PAR TERRE SON PETIT TABLIER DE DENTELLE DE TRIPOLI ET LE PIÉTINA.

SÉPT ROULEAUX À GORAYÉRA SE LEVÈRENT EN MÊME

TEMPS ET ALI BEN YOUSSEF SE HÂTA DE RÉGAGNER SA CUISINE, LA MINE PITEUSE ET LA QUEUE ENTRE LES JAMBES. (ET OÙ EUSSIEZ-VOUS DONC VU QU'ELLE FÛT ?)



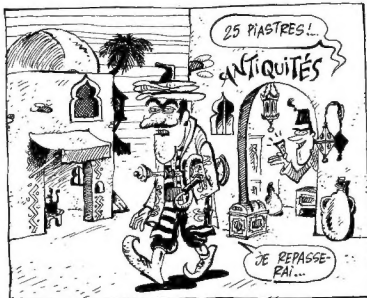
© PATISSERIE ORIENTALE

CEPENDANT, SORAYA, LA PLUS JEUNE DE SES FEMMES, VINT L'Y RETROUVER ET LUI DIT :

SI TU EN AS ASSEZ, TU N'AS QU'À NOUS ACHETER UN GÉNIE À LAVÉ LA VAISSELLE !



"COMMENT, S'ÉCRIA LE PAUVRE HOMME, VOUS AVEZ DÉJÀ UN GÉNIE À MOUDRE LE CAFÉ, UN GÉNIE À ASPIRER LES TAPIS, UN GÉNIE À FAIRE LA LESSIVE SANS BOUILLIR, CE QUI VOUS CHANGE LA VIE PAR ALLAH, ET MAINTENANT, VOUS VOULEZ UN GÉNIE À LAVÉ LA VAISSELLE ? MAIS OÙ PRENDRAI-JE DONC L'ARGENT ?" — "ALORS, NE TE PLAINS PAS !" RÉPONDIT SORAYA EN SORTANT DE LA PIÈCE.



MAIS L'IDÉE S'ÉTAIT EMPARÉE DU CERVEAU D'ALI ET, TARD DANS LA NUIT, IL CRUT AVOIR TROUVÉ LA SOLUTION. IL SE SOUVINT QUE DANS UN COFFRE AU FOND DE SA CAVE SE TROUVAIT UN VIEUX NARGUILEH D'ARGENT AYANT APPARTENU À SON PÈRE. IL SE LEVA ET SE MIT EN QUÊTE DE L'OBJET EN QUESTION. LE LENDEMAIN, IL SE RENDIT AU MARCHÉ DE BAGDAD, SON NARGUILEH SOUS LE BRAS. LE MARCHAND D'ANTIQUITES AUQUEL IL LE PRÉSENTA LUI DIT : "JE T'EN OFFRE VINGT-CINQ PIASTRES". — "JE REPASSERAI," RÉPONDIT ALI.

"HOMME QUI OBEÏT À SES MOUKÈRES, N'EST PAS DIGNE DU ZOB DE SON PÈRE"



PUIS IL ALLA TRAÎNER DU CÔTÉ DES GÉNIES MÉNAGERS. LE MOINDRE GÉNIE À LAVÉ LA VAISSELLE VALAIT AU BAS MOT MILLE CINQ CENT PIASTRES. LES ESPOIRS DU PAUVRE HOMME S'ÉNVOLAIENT. ALORS, LE FRONT BAS, IL S'EN ALLA RÔDER DANS LA CAMPAGNE. IL S'ARRÊTA AU BORD D'UN TORRENT ET SE MIT À SOUPIRER BRUYAMMENT. UNE MOUCHE ÉTANT VENUE SE POSER SUR SON OREILLE, IL LA CHASSA MACHINALEMENT AVEC LE TUYAU DU NARGUILEH, PUIS SE L'INTRODUIST DANS LE CONDUIT AUDITIF POUR SE GRATTER. À L'INSTANT MÊME, UN GRAND ÉCLAIR MAGNIFIQUE JAILLIT ET UN PETIT HOMME MAIGRE ET TRISTOINET APPARUT. — "PAPA!" S'ÉCRIA ALI QUI LE RECON- NUT AUSSI TÔT !



EH OUI, MON FILS, C'EST MOI ! J'ÉTAIS UN PEU MAGICIEN DE MON VIVANT ET J'AVAIS ENFERMÉ MON ESPRIT DANS CE NARGUILEH. LE SEUL MOYEN DE ME FAIRE APPARAÎTRE ÉTAIT DE S'EN INTRODUIRE LE TUYAU DANS L'OREILLE. C'EST CE QUE TU FIS, GUIDÉ PAR LA TRÈS SAINTE MAIN DU PROPHÈTE...



— MAIS TU M'AS L'AIR BIEN TRISTE. ALLONS, FISTON, CONFIE-MOI TES MALHEURS !
DANS LES TENDRES BRAS PATERNELS, AU FONDIT EN LARMES ET CONTA SON HISTOIRE.

— UN VIEUX PROVERBE ORIENTAL DIT : "HOMME QUI OBEÏT À SES MOUKÈRES N'EST PAS DIGNÉ DU ZOB DE SON PÈRE !" S'EXCLAMA SENTENCIEUSEMENT LE VIEILLARD. MAIS ÇA NE FAIT RIEN, MON FILS, JE VAIS ESSAYER DE TE SORTIR DE LÀ. VOICI CE QUE TU VAS FAIRE. TOUT D'ABORD, ACHÈTE AU MARCHÉ UNE CARAFE DE BON VIN ET APORTE-LA MOI."

EST CE QUE FIT ALI. À PEINE EUT-IL LA CARAFE EN MAIN

QUE LE VIEILLARD EN AVALA LE CONTENU D'UNE LAMPÉE. PUIS IL PLONGEA DANS LA CARAFE.

— REBOUCHE-LA, DIT-IL À SON FILS, ET PRÉSENTE-MOI À TON HAREM COMME UN GÉNIE À FAIRE LA VAISSELLE TOUT DERNIER MODÈLE."

ALI S'EXÉCUTA. MAIS QUAND LES MOUKÈRES VIRENT LE PETIT VIEILLARD MAIGRIÇON SORTIR DE LA CARAFE, ELLES SE MOQUÈRENT DE LUI.

"TU AS DÙ AVOIR CE MODÈLE AU RABAIS, PINGRE, DIRENT-ELLES. TU L'AS SANS DOUTE ACHETÉ AU MARCHÉ AUX SARSOURS®. VRAIMENT, ON NE PEUT PAS DIRE QUE TU NOUS GÂTES !" ET ELLES S'EN ALÈRENT, TRÈS MÉCONTENTES.



— RIEZ, RIEZ MES BELLES, PENSAIT À PART LUI LE PETIT VIEILLARD, J'AURAI MA REVANCHE "



LA NUIT SUIVANTE, QUAND TOUT LE MONDE FUT ENDORMI, IL SORTIT DE SA CARAFE ET, ARMÉ D'UNE PLUME, ENTREPRIT DE CHATOUILLER LES PIEDS DES SEPT MOUKÈRES AVEC BEAUCOUP DE VIOLENCE ; CE FUT UN INSTANT GRANDIOSE ET TERRIBLE ET D'UNE RARE CRUAUTE. JE NE M'ÉTENDRAI POINT SUR CE SPECTACLE DONT L'HORREUR N'EUT D'ÉGAL QUE LA LUBRICITE.

LE LENDEMAIN, LE HAREM ÉTAIT EN ÉMOI. LES FEMMES SE MONTRAIENT L'UNE L'AUTRE LEURS PAUVRES PIEDS STIGMATISÉS PAR LES CHATOUILLES ET, ENTRE LEURS LAMENTATIONS, S'INTERROGEAIENT SUR CE DIABOLIQUE MYSTÈRE.

® CAFARDS ÉQUIVALENT DE NOTRE MARCHÉ AUX PIGES.



D'

UN AIR INNOCENT, LE PETIT VIEUHARD FAISAIT LA VAISSELLE EN RICANANT TOUT BAS.

IL RECOMMENÇA SON MANÈGE DURANT SEPT FOIS SEPT NUITS.

ALI CONSTATAIT AVEC ÉTONNEMENT QUE SES FEMMES S'ADOUÇISSAIENT SOUS L'EFFET D'UNE EMPRISE DONT IL DEVINAIT L'AUTEUR ET QU'IL IMAGINAIT ÉPOUVANTABLE, ET IL REMARQUA MÊME QUE, PAR INSTANTS, UNE LUEUR HUMAINE BRILLAIT DANS LEUR REGARD DEVENU PLUS HUMIDE. ET IL SE FÉLICITAIT D'AVOIR FAIT APPEL À SON PAPA. LE CINQUANTIÈME JOUR,

CE DERNIER LUI DÉCLARA :

"FISTON, TU N'AS PLUS BESOIN DE MOI; MAINTENANT, REMETS-MOI DANS MON NARGUILH ET LAISSE-MOI DORMIR EN PAIX, CAR CES GALIPETTES NE SONT PLUS DE MON ÂGE!"

ALI OBEÏT AVEC RECONNAISSANCE ET LA PAIX RETOMBA SUR LE VASTE LIT CONJUGAL.

LE LENDEMAIN, LES SEPT ÉPOUSES SE REVEILLÈRENT DE FORT MÉCHANTE HUMEUR. LE SURLENDEMAIN, CE FUT PIRE.

ENFIN, LE TROISIÈME JOUR, ELLES SE RÉUNIRENT ET APPELÈRENT LEUR MARI.

"NOUS VOULONS QUE TU NOUS ACHÈTES UN GÉNIE À FAIRE DES CHATOUILLES—APPELÉ AUSSI GHOD-BEN-MICHEH—LUI DÉCLARÈRENT-ELLES. ET HÂTE-TOI, CAR

CE PLAISIR NOUS MANQUE ET NOUS NE POUVONS PLUS NOUS EN PASSER". EN PLEIN DÉSARROI, LE PAUVRE ALI COURU AU NARGUILH ET TENTA DE REVEILLER SON PÈRE. MAIS CELUI-CI, ENTR'OUVRANT UN ŒIL, NE FIT QUE RÉPÉTER : "LAISSE-MOI À MON SOMMEIL ÉTERNEL, FILS: CES JEUX NE SONT PLUS DE MON ÂGE!" ET IL SE RENDORMIT.



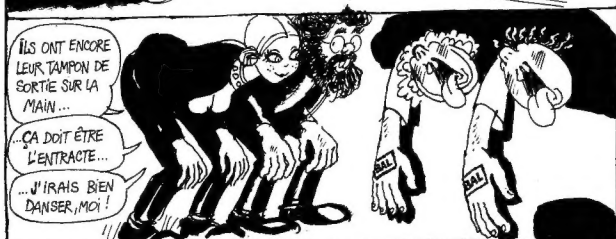
LE T DEPUIS CE JOUR, LE PAUVRE ALI BEN YOUSSEF, ENCHAÎNÉ AU PIED DU LIT PAR SES ÉPOUSES, CHATOUILLE, CHATOUILLE ET CHATOUILLE ENCORE, LE POIGNET DOULOUREUX®, HALETANT ET L'ŒIL VITREUX. IL SONGE AVEC NOSTALGIE AUX BIENHEUREUSES VAISSELLES DE SA JEUNESSE ET MAUDIT LE NÉANE DIN BEBEK DE NOM DE SON PÈRE QUI LUI A JOUÉ CE TOUR PENDABLE.

COMME QUOI, AINSI QUE LE DIT LE VIEUX PROVERBE ORIENTAL : "MIEUX VAUT VAISSELLES JUSQU'ÀUX COUILLES QUE MOUÛÈRES AIMANT LA CHATOUILLE"

CE CONTE TRÈS MORAL A REÇU LE VISA D'APPROBATION MLM (MOUVEMENT DE LUBRIFICATION DES MOUVES) N° 3689

EN SE SOUVENANT AVEC AMERTUME DE LA MACHOISE DE WOODY ALLEN DANS "ANNIE HALL" (NOTE DU DES-SENSEUR)

FIN
GUDULE + CARALI



ÉVIDEMMENT, NOUS ON S'EN ROUT QU'ILS INTERDISSENT
EN PUBLIC DES NUS QUI SONT TOUJOURS
FÉMININS...



PUISQU'ON CONTINUE D'EN TROUVER PARTOUT QUAND ON
FEUILLETTÉ DES CANARDS, DE CUX SIGNIFIE QU'IL N'Y A RIEN DE
CHANGE QUANT À L'UTILISATION DU CORPS DE LA FEMME PAR
L'HOMME...



PARCE QU'IMAGINE-TOI QUE LA PORNOGRAPHIE DANS LAQUELLE
L'ANATOMIE DE LA FEMME JOUE UN RÔLE DÉTERMINANT...



EST CEPENDANT UN DOMAINE RÉSERVÉ EXCLUSIVEMENT
AUX HOMMES...



PLUS QUE ÇA, JE DIRAIS MÊME UN DOMAINE UNIQUEMENT
RÉSERVÉ À LA STIMULATION DE L'ÉROTISME MASCUIN...



NOTRE ATTITUDE FACE À LA NUDITÉ FÉMININE EST PASSIVE OU
TOUT AU PLUS RESTE-T-ELLE DANS L'IDENTIFICATION À DES
MODÈLES...



POUR ENTRER DANS LE RÔLE DE L'OBJET ET NON PAS
DU SUJET, ET PROVOQUER LA RÉPONSE DU MEC...



NOUS REPRODUISONS, COMME POUR TOUT, LES PRINCIPES
MASCUINS QUI CONDITIONNENT NOTRE ÉROTISME...



IL EST DIFFICILE, MAIS URGENT, QUE LES FEMMES
DÉCOUVRENT UN NOUVEAU ÉROTISME, SANS CHANGER LES RÔLES
ET SANS S'ENFONCER DANS LES MODÈLES.



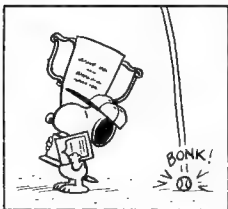
MAIS ALORS, SI LA NUDITÉ FÉMININE EST UNE IDENTIFICATION
ET LA NUDITÉ MASCUINE UNE COPIE, IL NOUS RESTE
QUOI POUR LE NOUVEAU ÉROTISME ?



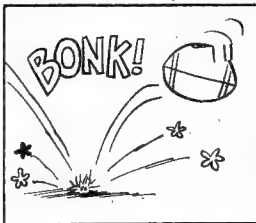
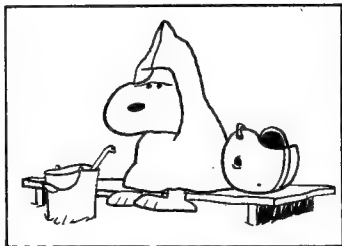
Nuria Pompeia

peanuts

Charles M. Schulz







Seigler

EN ALGERIE, SEULS LES HOMMES ONT DROIT A LA LUMIERE DU DEHORS

Au nom des valeurs islamiques, Dalila Maschino se meurt d'amour et de liberté dans un somptueux palais d'une toute jeune république (en principe) socialiste. Dalila Maschino est algérienne. En 1978, dans un pays qui n'a cessé depuis une bonne vingtaine d'années de parler de liberté et d'indépendance, s'exprime d'un « roumi » au point de l'épouser, désobéir à l'homme qui règne sur la famille - en l'occurrence le frère -, renoncer aux lois ancestrales de sa religion, c'est se rendre coupable d'un véritable crime. En Algérie, la liberté existe, mais les femmes n'ont pas le droit d'en user et surtout pas d'en abuser.

Dans les rues de Paris, le Groupe des Femmes algériennes immigrées manifeste en faveur de Dalila, ondulant leur corps en une danse du ventre symbolique. « Libération » et quelques journaux dits de gauche crient timidement au scandale. « Le Monde » se tait. Comme d'ailleurs les politiciens. « Après tout, entend-on dire ici et là, il s'agit d'une affaire de famille. Alors qu'ils lavent leur linge sale entre eux. »

Dalila Maschino, mariée à un Français, Denis Maschino, a été kidnappée par son frère. Le rapt est un crime. Mais que vaut la vie d'une femme ? Que vaut la liberté d'une Algérienne ? On ne rompra pas pour si peu des accords diplomatiques. Quinze jours après les déclarations de Denis Maschino à la presse, Boumediène, le président de cette Algérie si libérale, ami du frère de Dalila, confirme au président français, malgré quelques divergences politiques, sa volonté d'avoir avec la France des rapports plus confiants...

Réunies à Paris, dans un local du XIV^e arrondissement, les féministes algériennes immigrées hésitent à dévoiler leurs projets. Le père, le mari, le frère veille peut-être...

En juin de l'année dernière, elles avaient rédigé une plate-forme

provisoire d'idées dans laquelle elles affirmaient : *La guerre de libération nationale a eu la capacité de toucher les femmes et de les organiser dans la lutte... Elle a fait naître de nombreux espoirs que le pouvoir a vite réprimés après l'indépendance au nom des valeurs islamiques.*

LES GUERRIÈRES DE L'INDEPENDANCE

Combien sont-elles, ces Algériennes qui, dans les années 50, jettent leur voile pour prendre le fusil ? Une centaine, des centaines très actives, mais des milliers sont descendues dans les rues pour réclamer le droit à l'indépendance. Les premières cellules du FLN se constituent, semble-t-il, vers 1955, malgré les réticences des dirigeants. Mais ce n'est réellement qu'en 60 que ceux-ci accepteront de laisser les femmes partager, avec eux, les responsabilités politiques. Les paysannes prennent en main la vie des douars. Les citadines participent à des attentats, à la bombe, des transports d'armes, à des réseaux de renseignements. Dans un document publié au début de l'année, « Pour les droits élémentaires

des femmes algériennes », les auteurs (le Groupe des Femmes algériennes de Paris) citent le récit d'une combattante de quinze ans, paru dans un journal algérien. D'après elle, au maquis, les filles sont très jeunes, peu nombreuses par rapport aux hommes, et leur rôle se limite à répondre aux besoins de la population civile. Elles sont infirmières, aides-soignantes, secrétaires, monitrices scolaires, des fonctions féminines par excellence. A plusieurs reprises, pendant cette guerre sanglante, le FLN rappellera les combattantes à la raison en maintenant la lutte des femmes dans le cadre de la vie familiale. Et, concluent les auteurs du document : *Combien, redescendues du maquis, réintègreront le voile ou trouveront difficilement un mari !*

En 1965, quinze mille femmes envahissent Alger pour manifester contre le port du voile. Résultat : la publication, un an après, du réactionnaire projet du Code de la Famille, qui permet solidisant aux femmes de participer au processus de production. *Combien il serait illusoire de croire que la participation des femmes à la production change*



les rapports sociaux, écrivent les féministes algériennes. Car rien n'a changé, ni les rapports sociaux, ni la place des femmes dans la société algérienne.

En fait, le Code de la Famille nie les droits les plus élémentaires des femmes. Deux exemples : le mariage ne peut être contracté sans dot, rappelle-t-il, et est prohibé le mariage d'une musulmane avec un non-musulman. C'est le cas de Dalila Maschino. Les étudiantes algériennes se sont mobilisées contre ce projet du Code de la Famille, mais en vain.

Malgré les bonnes paroles de Boumediène à la Journée internationale de la Femme, en 1968, quelle est la situation des Algériennes aujourd'hui ? La participation au monde du travail est très faible. En 1973, on comptait 164 000 femmes actives contre 3 millions de travailleurs. Le manque de qualification, la réticence des employeurs à embaucher des femmes, les mariages forcés avant dix ans sont les principaux facteurs du sous-emploi féminin.

LE FOULARD ET LA GANDOURA

Dans le domaine de l'enseignement, on n'a pas pris de mesures pour assurer aux filles les mêmes droits de scolarisation qu'aux garçons. Pour de nombreuses familles moyennes, il n'est pas encore indispensable aujourd'hui de scolariser les filles. La réforme de l'enseignement n'a été rendue obligatoire que jusqu'à 9 ans. Ce qui n'empêche donc pas les fameux mariages forcés avant dix ans. Et si le projet de Charte nationale affirmait que l'émancipation de la femme passe par sa promotion juridique, économique et politique, peu d'élèves, en 78, partagent avec les hommes la responsabilité de l'avenir de l'Algérie : 8 femmes sur 271 députés. Pour confirmer aux Algériennes la volonté du gouvernement de les voir jouer un rôle dans le pays, les dirigeants ont eu l'idée de fonder l'UNFA (Union nationale des femmes algériennes). Ils ont invité les Algériennes, dès 1963, à militer dans cette organisation dont l'objectif était de constituer un cadre politique où associer les femmes aux décisions du pouvoir. Mais l'UNFA n'a jamais soutenu les femmes. Elle n'a que trop soutenu le gouvernement en place. Son action s'est bornée

à dispenser une formation très traditionnelle : artisanat, couture, cuisine, mais aussi soins aux enfants. Elle n'a jamais travaillé à un réel statut juridique de la femme. Elle ne s'est jamais élevée contre la sélection des filles dans l'enseignement. Elle n'a jamais aidé, enfin, les femmes en lutte.

Car des Algériennes en lutte, il y en a déjà eu, il y en a et il y en aura désormais. A Oran, en 1976, des ouvrières d'une usine sont licenciées pour avoir montré effrontément leur désir de libération. La même année, des étudiantes de Constantine s'organisent et manifestent pour l'abrogation du Code de la Famille. A Tizi Ouzou, des lycéennes se plaignent des conditions lamentables de l'internet et de la discipline rigoureuse. Elles entament une grève de la faim. En novembre 77, c'est à Oran encore que des lycéennes brandissent l'étendard de la révolte contre la répression qu'elles subissent quotidiennement. Elles exigent l'arrêt des contrôles médicaux dont le but est de vérifier à tout moment leur chasteté. La mobilisation des femmes algériennes est commencée. Elle s'étend, timidement.

Une lectrice algérienne de « Libération » écrivait en juillet dernier : *Les femmes, en Algérie, voudraient bien manifester, mais elles sont surveillées : « Vous avez votre liberté, votre droit. Mais gare à vous si vous bougez le petit doigt. On vous remettra le foulard et la gandoura et vous resterez bien sages à la maison. » La lumière du dehors, seuls les hommes y ont droit.*

Dans un pays qui respecte les traditions arabo-islamiques, les femmes ne s'en sortent qu'en prenant le pouvoir et en décidant elles-mêmes des réformes à entreprendre : l'abolition de la dot, de l'union sur commande, de l'exigence du certificat de virginité (encore répandue, même dans les villes), la reproduction à tout prix (« plus l'homme a d'enfants, plus sa virilité et sa puissance se trouvent renforcées »), de la répudiation des femmes stériles, de la répression du célibat. Mais pour cela, il leur faudra commencer par se débarrasser à tout jamais des valeurs islamiques. Y arriveront-elles, au nom de la dignité de la femme ? Pure utopie d'Européenne.

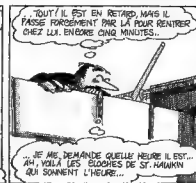
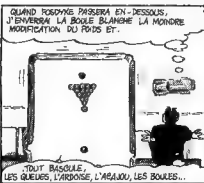
Maryse Wolinski

« SÉRIE BÔTE ET MÉCHANTE »

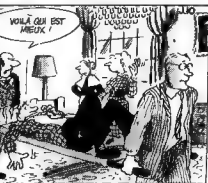
- ESMIL**
LE JOURNAL DE CAUVENNE 1^{er} 25 F.
LES AVENTURES DE MADAME POMPIDOU 1^{er} 25 (Héroult)
LE GRAND DOUCHEUR 1^{er} 25 (Héroult)
LE GRAND DOUCHEUR EN VACANCES 1^{er} 25 F.
MON BEAU 1^{er} 40 20 F.
A BAS TOUTES LES ARMÉES 1^{er} 50 F.
CATHERINE SAUTE AU PAS D'UNE SAISON 25 F.
- AL CAPP**
L'ESPIRIT 1^{er} 121 20 F.
- Comesco**
LE SAUVÉ-VOUS 1^{er} 25 (Héroult)
LE SAUVÉ-VOUS 1^{er} 25 (Héroult)
LES AVENTURES DE DUDU 1^{er} 25 (Héroult)
LES AVENTURES DU PETIT DUDU 1^{er} 25 (Héroult)
LE SINGE DEVIENT COME 1^{er} 25 (Héroult)
LE COIN DE LA RUE 1^{er} 25 (Héroult)
LES AVENTURES DE NAPOLEON 1^{er} 25 F.
OU L'AMITIÉ ET LA TRISTESSE 1^{er} 25 F.
- Professeur Choron**
LES JEUX DE CRIQUE DU PROFESSEUR CHORON 1^{er} 21 20 F.
LES FICHES BORDIOL DU PROFESSEUR CHORON 1^{er} 21 20 F.
- Copi**
LE DERNIER SALON DU L'ON CAUSE 1^{er} 221 20 F.
ET MOI, POURQUOI ? 1^{er} 25 F. UN BARBIS 1^{er} 431 20 F.
LES VIEILLES PUTES 1^{er} 431 20 F.
- Duclat de Tin**
ON FAUT COGNER, CHEF ? 1^{er} 26 20 F.
- Toussaint**
LA VIE DES GENS 1^{er} 11 20 F.
OU ON VA ? 1^{er} 25 F. UN BARBIS 1^{er} 431 20 F.
- Géa**
A EST POU 1^{er} 41 20 F.
IL EST TROP INTELLECTUEL 1^{er} 41 20 F.
LAN 01 1^{er} 131 (Héroult)
REPORTAGE 1^{er} 20 F.
17 ROMANS PHOTOS 1^{er} 231 20 F.
UNE PLUME POUR CLOVIS 1^{er} 401 20 F.
OUI ET OUI JE POUX 1^{er} 41 20 F.
GRANDS DARS L'EAU 1^{er} 41 20 F.
- François de Villiers**
PAULETTE (Tome 1) 1^{er} 101 (Héroult)
PAULETTE (Tome 2) 1^{er} 101 (Héroult)
LE BARBIS DE PAULETTE 1^{er} 21 (Héroult)
PAULETTE EN AMAZONIE 1^{er} 31 20 F.
NABU-BOU VILLE 1^{er} 421 20 F.
LE COEUR DES FEMMES 1^{er} 421 20 F.
- Bonnet**
ILS SONT BICHES 1^{er} 21 (Héroult)
MON PAPA 1^{er} 21 (Héroult)
LA VIE AU GRAND AIR 1^{er} 181 20 F.
LA VIE DES BÊTES 1^{er} 21 (Héroult)
ON VIT UNE ÉPOQUE FORMIDABLE 1^{er} 481 20 F.
VIVRE LES FEMMES (hors série) 25 F.
- Ramon**
FAUT-IL VOUS L'ENVELOPPER ? 1^{er} 211 20 F.
- Wilson**
CHEZ LES OBÉSÉS 1^{er} 141 20 F.
LES AVENTURES DE TOM BLANC 1^{er} 151 20 F.
DRAMES DE FAMILLE 1^{er} 241 20 F.
JACK L'ÉVENTEUR EN VACANCES 1^{er} 301 20 F.
LA CRISE ILLUSTRÉE 1^{er} 351 20 F.
TAIREZ-VOUS, L'ENFERMÉ 1^{er} 481 20 F.
LES AVENTURES DU PRINCE BERNARD 1^{er} 501 20 F.
ROMANCES ET MÉLODRAMES 1^{er} 561 20 F.
- Wolinski**
LA VIE COMPLIQUÉE DE GEORGES LE TUEUR 1^{er} 3 (Héroult)
ON ME DONNAIT PAS NOTRE NOUVEAU 1^{er} 171 20 F.
C'EST PAS NORMAL 1^{er} 221 20 F.
IL NE FAUT PAS RÉVER 1^{er} 232 20 F.
LES FRANÇAIS NE FONT RIEN 1^{er} 41 20 F.
GISCARD N'EST PAS DROLE 1^{er} 501 20 F.
CAUSIS JOE 1^{er} 531 20 F.
C'EST DUR D'ÊTRE PATRON 1^{er} 551 20 F.
- Néale**
SI LA SAINTE-VIERGE EN AVANT 1^{er} 44 20 F.
- DANS LA SÉRIE
« BOUQUINS CHARLIE »**
- ISSIMO**
LA RÉVOLUTION DES RATES 20 F.
- Céleste**
LA LOI DE LA PÉANSTEUR 20 F.
- DANS LA SÉRIE
« CHARLIE SPÉCIAL »**
- Munoz et Bampayo**
ALACK SINNER 1^{er} 30 F.
- Guido Buzzelli**
ZIL ZELU 1^{er} 21 30 F.
- Hugue**
TOUS EN SCÈNE 1^{er} 31 30 F.
- Kurtzman**
C'EST LA JUNGLE 1^{er} 30 F.
- COLLECTION « B.D. »**
- Duclat**
LE DOULAS 1^{er} 11 30 F.

fosdyke saga

Bill Tidy







LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR OELENSCHLAGUERT *par RABATIE* LE DOCTEUR EST INTÈGRE









HE-HE-HE... SUITE ET FIN
LE MOIS PROCHAIN, August

LES CONTES DE CHARLIE

J'ai fait connaissance avec Philippe Cousin, au travers de sa prose, à travers une mince plaquette publiée en 1976 par l'Atelier du Gué (dont on ne dira jamais assez tout le bien qu'il faudrait - mais vous pouvez toujours écrire à Martine et Daniel Delort, 11 306, Villelongue-d'Aude, pour vous abonner à leurs publications) dont le titre était déjà tout un programme : Tu m'aimes ?

Je lui ai répondu oui, et il m'a proposé un énorme recueil d'une centaine de nouvelles extra courtes en souffrance d'éditeur (ce sont tous des cons à part l'Atelier du Gué), dont j'ai tiré plusieurs sélections. C'est la première de celles-ci que je vous propose aujourd'hui, sous ce titre emprunté à Altman, un de mes cinéastes préférés. Vous verrez que dans le domaine, difficile et considéré

comme « non rentable » par les éditeurs, de la nouvelle brève, Cousin atteint à la perfection - ou quelque chose qui s'en approche beaucoup. Pour un type qui n'a pas 30 ans, qui travaille dans la publicité et qui fait aussi des dessins remarquables, c'est impressionnant. Il ira loin, ce petit, et si « Charlie » peut y être pour quelque chose, eh bien tant mieux !

Andrevon

TROIS FEMMES de Philippe Cousin

La vierge.

La vierge le regardait par-dessus les biscottes du petit déjeuner. Elle portait ce matin-là un petit ensemble de crêpe blanc, un chapeau de paille friable et des souliers de cuir blanc. Son teint très blanc et les cheveux très blonds qui mousaient sur la nuque la faisaient ressembler à la Florentine du Palais des Doges. Ses yeux riaient.

Brusquement, il demanda :

« C'est vrai ce que vous m'avez dit hier ? »

« Quoi donc ? »

« Que... »

« Je suis une vierge authentique, Monsieur. » Elle jouait avec son collier de grosses perles en plastique et enfournait les œufs blancs dans sa petite bouche goulue.

« Venez ». Il se leva. Elle l'imita. Des miettes de croissant s'éparpillèrent sur la nappe de batiste. « Où ? » Elle avait posé la question sans aucune curiosité puisqu'elle le précédait. Il ne répondit pas, la contourna pour passer devant elle.

Elle l'attendit devant sa porte pendant qu'il choisissait ses objectifs. Un 24 à 2,8 et le 55 mm, avec ses filtres. Il chargea avec du 400 Asa Ilford. La grange était tout près.

Elle se déshabilla tout de suite. Devant lui, sans qu'il le lui ait demandé. Le petit ensemble moussieux en crêpe. Les haut talons de cuir blanc. Le soutien-gorge et le chapeau. Il baissa lui-même le slip de dentelle. Elle avait un corps pâle, sans un poil sur le pubis ni les aisselles. Elle se coucha et s'ouvrit. Il régla à 5,6, au 1/25°.

Un peu plus tard, elle avait la bouche dans le

foin et lui tendait à genoux un petit derrière en pêche :

« Dépêchez-vous. Je dois être à la mairie dans une heure. »

« J'ai fini. »

Dehors, les portières de voitures claquaient, la noise criait joyeusement : « Où est la mariée ? Où est la mariée ? » Ils sortirent. On rit. « Que faisais-tu dans la grange avec le garçon d'honneur ? »

« Des photos de mariage », dit-elle.

La fille sur le balcon.

Nous l'aimions. Nous l'aimions tous. La garce. La salope. L'imparfait. Oh, comme nous l'adorions, tous les soirs à vingt heures ! Tous au coude à coude sur mon petit balcon du studio de l'impasse Davoud !

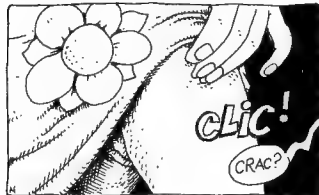
Quand j'y pense !

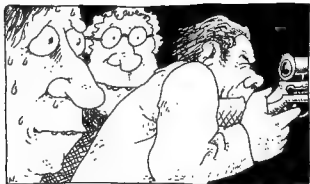
Quand j'y repense, je le vois tous montant chez moi sous les prétextes les plus bidons ; mes copains tout neufs, mes copains boulingrins plantés sur mon tapis ! A vingt heures pile, elle apparaissait, de face. Un long frisson agitait notre petit groupe d'orgasmeurs clandestins.

C'était une écolière de trente ans, avec des socquettes tendues sur des jambes de femme. Audessus, rien. Une fille admirablement nue, à l'exception de ces terribles, de ces scandaleuses chaussettes de gamine. Nous nous raidissions tous comme à l'approche d'une catastrophe.

Encore que nous la guettions tous les soirs depuis trois mois, la beauté de cette fille nous foudroyait chaque jour davantage. Ceux qui avaient de bon yeux la décrivait pour ceux qui y voyaient mal : les seins lourds en pomme aux pointes minuscules, grenues comme une framboise ; le ventre brun au terme duquel un pin ceau avait laissé quelques poils de chat... La fille du balcon tous les soirs à vingt heures arrosait ses fleurs, nous montrant en se courbant la délicieuse géographie de son cul. L'un de nous eut-il toussé en cet instant béni que, tous, nous serions tombés de saisissement dans le vide.

L'un de nous finit par décrocher mon fusil. C'était une arme mince au fût lisse de châtaigner, surmonté d'une lunette de tir. La lentille grossissante marquée d'une croix noire nous ouvrit un univers que nous n'avions fait qu'effleurer.





Grossie cinquante fois, la fille du balcon devenait la complaisance même : les hanches mûres, les cuisses pleines, l'ombre violette des courbes sur les creux nous sautaient à la figure avec une terrifiante puissance. Ma terrasse en tremblait sous nos pieds. Nous nous arrachions, d'un poignet de fer, le fusil à mieux voir...

Chacun de nous le braquait sur la fente mince qui comme une couture fissurait le bas-ventre de l'inconnue ; il suffisait qu'elle se penche pour que s'ouvre ce petit sourire du désir sur des caprices roses. Mais ces moments brûlants transformaient les quinze spectateurs de mon balcon en fauves glacés, ennemis mortels les uns des autres : le fusil passait de main en main sans que se décoince nos sourires de haine.

De mois en mois, la situation devint intenable. Un soir, la fille d'en face apparut rasée. Le pubis lisse, poncé, pour un amant sans doute. Ce qui se passa chez moi fut d'une telle sauvagerie, d'une telle cruauté que je ne reconnus pas les garçons qui m'entouraient : où étaient le doux Savinel, le patient Prodhomme, ce gentil garçon de Mu-riot ? Et l'aristocratique de Tsoin Tsoin, de si belles manières, et Nathael ? Je ne vis que des brutes déchainées, l'œil collé au viseur, distribuant coups bas et horions pour ne pas céder le fusil.

Le lendemain, avant qu'ils n'arrivent, j'engageai une balle dans le canon. Qui a pressé sur la détente ? Nous étions tous coupables, je pense. Qu'importe la main. Nous l'avons regardée tomber, sans un cri, toute nue, avec ses socquettes attendrissantes. Et nous avions les larmes aux yeux. Car nous l'aimions. Comme nous l'aimions tous !

Histoire pour un temps présent

Elle me dit un jour d'un petit ton pleurnichard : « Avez-vous vu cette ride au coin de mes yeux ? Je ne l'avais pas ce matin en me levant. » Il me va falloir vous jeter », répondis-je. Et d'un seul coup, l'inéluctable nous prit à la gorge.

C'est vrai que j'aimais cette femme avec passion, et que nous avions le plus longtemps possible reculé l'instant inévitable. Mais je ne pouvais plus la garder : ses seins que j'avais connus insolents, la pointe perçant le coton de son linge, ses beaux seins que rien ne couchait étaient maintenant affaissés. Oh ! pas beaucoup, mais trop quand même. Quant aux belles mains de mon aimée, ces mains dont elle se couvrait présentement les yeux, je ne voyais plus leur habileté féroce et

joyeuse à me tirer le sperme à pleins seaux, mais aujourd'hui des taches de vieillesse et de petites cordes aux poignets.

« Et mon ventre ! As-tu vu mon ventre ! » sanglotait-elle : son ventre était celui d'une femme de trente ans, hélas, et je ne parle pas des fesses.

Je m'étonnais de ce que les ramasseurs municipaux ne s'en fussent pas aperçus plus tôt. C'est vrai qu'elle ne sortait plus guère depuis des années. Qu'eussent dit les voisins si l'on avait su que je gardais chez moi une femme si usée ?

Il est vrai que je l'aimais presque autant que moi-même, c'est peu dire. Il était temps, cependant, et nous le savions tous deux. A quoi bon stocker de la vieillesse ? Les rues, la ville, les magasins, le monde regorgeaient de filles de vingt ans, ou vertes, écartées, prêtes à ramoner, prêtes à jeter. Pourquoi m'étais-je entiché de celle-ci au point de la garder des années durant ? Je ne saurais trop le dire, et je ne tiens guère à me l'expliquer.

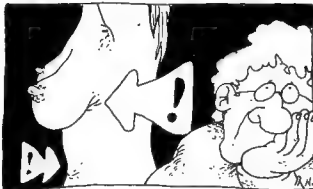
Au petit matin, après l'avoir consommée une dernière fois, j'ai soulevé le couvercle d'une poubelle et elle y est entrée.

Puis je suis rentré chez moi, j'ai mis la radio et préparé mon petit déjeuner.

Tandis que je machais mes tartines, j'ai pensé qu'elle était en train de mourir. Ou qu'un ramasseur la sodomisait dans la benne, on les dit moins difficiles. A la radio, la publicité glorifiait les minettes au minou menu, la jeunesse aux yeux comme des couteaux. D'un seul coup, je me suis senti très seul, et j'ai eu très froid. C'est une sensation horrible. Je me suis mis à perdre de l'eau par les yeux : ça aussi, ça ne m'était jamais arrivé.

J'ai vu seize docteurs en une semaine, mais pas un n'a su m'expliquer. Depuis, ça s'est un peu arrangé. Pourtant, ce matin, en tirant son pantalon de dessous le lit, une collégienne a ramené un soutien gorge de satin blanc dont les bonnets avaient gardé les rondeurs de l'absente. « A quoi sert ce truc-là ? » s'est esclaffée la petite conne. Elle riait de sa bouche trop rouge, de son jeune corps tout juste marqué d'un plumage léger, elle riait de sa fontanelle entre les jambes, de ses seins durs comme des clous, droits comme un portemanteau.

Moi, j'ai senti que ça recommençait. Alors je l'ai foutue dehors, avant qu'elle ne voit mes yeux rouges.



...Ballades pour un voyou...

Golo
FRANK

BABET ET MOI, ON S'EST TANT PLU QU'ON A DÉMOCRATIQUEMENT DÉCIDÉ DE SE FAIRE LA PAIRE QUELQUE PART OÙ IL PLEURAIT MOINS QU'À PANTRUCHE. SI BIEN QU'AVEC LES SOUS QU'ELLE AVAIT MIS À GAUCHE, ON S'EST TIRÉ VITE ENT, DIRECTION LES **RAMBLAS**...



PENDANT DIX JOURS, ON NE QUITTAIT LE PAGE QUE POUR FRIMER LES PASSANTS SUR LES **RAMBLAS**, SIROTER UNE ABSINTHE AU "MARSELLA" DANS LE **BARRIO CHINO**, SE DORER AU SOLEIL AU **PARQUE GUÉLL**, BREF ON A VÉCU COMME DES PRINCES... ON S'ÉREFUSAIT RIEN...



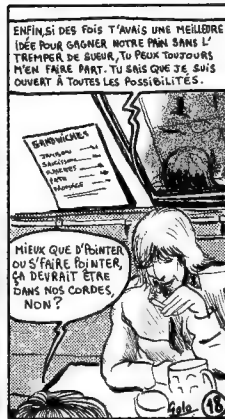


LE LENDEMAIN, BABET A REPRISS LE COLLIER. NICOLAS AVAIT DÉCROCHÉ UN CHANTIER, QUI, DANS LE MEILLEUR DES CAS, S'ÉTALERAIT SUR UN MOIS. BIEN SÛR, J'ÉTAIS PARTANT POUR LE FAIRE AVEC LUI. MISÈRE OBLIGE!

J'PARIE QU'C'EST DES SANTIAGOS C'ÇA TOMBE PILE ET VIENS FAIRE UN TOUR DANS L'TERRAIN C'EST JAMAIS QU'UN J'VAIS T'APPRENDRE UN JEU RIGOLE VAGUE MAUVAIS MOMENT À PASSER! À GRAND COURS D'CHAÎNE DE VÉLO OUAIS, UN DE PLUS! J'T'FAIS TES BOÎTES À LA TO TROUVES QU'Y'EN A PAS ASSEZ, BASTON. COMME ÇA! ALORS J'LUI AÏ DIT LAISSE BÉTON...



CE CHANTIER, ÇA FAISAIT BIEN NOTRE BLOT À NOUS DEUX. D'AUTANT PLUS QU'ON ARNAQUAIT UN MAX LA VIEILLE TRONCHE QUI NOUS L'AVAIT COMMANDÉ.



J'DOIS ÊTRE FACILE AU CAFARD PARCE QU'AVEC DES POTES, UNE CORINE, UN TURBIN, J'TROUVAIS ENCORE LE MOYEN DE M'FAIRE DES CHEVEUX. POURTANT LES HAITS ET LES BAS, ÇA M'CONNAÎT, À TEL POINT QUE J'AURAIS DÙ ÊTRE LITIER. MAIS JE RISQUAIS PAS LE HUIT-LE-CŒUR, J'ÉTAIS PLUS COURAMMENT AU SOUS-SOL QU'AU BUREAU D'LA DIRECTION. DU COUP, ÉVIDEMMENT, J'AI PAS DORMI DE LA NÉVILLE. NICOLAS N'EST PAS RENTRÉ...



BONJOUR! COMME DISENT LES CAMBRIOLEURS ...BONNE NUIT? T'AS UNE SALE GUEULE!

'PAS DORMI!... J'SUIS EN RENNU CONTRE MOI-MÊME...



EH! JEANNOT! À QUOI TU PENSES?

J'PENSE QU'ON POURRAIT ÊTRE EN TRAIN D'ÉCOUTER CHANTER LES BALEINES AU LARGE DE NANTUCKET ET QU'Y A ENCORE DES PIRATES DANS LA MER ROUGE. J'PENSE QU'ON POURRAIT JOUER AU ZANZI DANS LES CABANES À RHUM DE LA DÉSIRADE, QU'ON POURRAIT S'FAIRE RACONTER LES MILLE ET UNE NUITS DANS UNE FUMERIE SUR UN TOIT DU CAÏRE, J'PENSE QUE JE POURRAIS DÂMSER LA BIGUINE AVEC BABET À LATITUDE ET QU'ON FAIT LES GUIGNOLS ICI POUR ASSURER LES FINS DE MOIS.

ALORS?



ALORS J'AI PENSÉ À MON POTE VLAD, TU SAIS, DONT J'T'AI PARLÉ; J'VAIS ALLER LE TROUVER APRÈS BEQUETER!

« CORILLARS, ANVANS À RUEL, MENYS VOUS CHANTE MEULX QUE CAÏLLE, QUE N'Y LASSÈZ ET CORPS ET PEL, COMME FIST COLIN DE L'ESCAILLE...





FERMEZ VOTRE GUEULE ET LISEZ PENDANT QUE J'REGARDE LA TÉLÉ...

Suite à quelques coups de gueule ici et là, les « livres pour enfants » arrivent chez moi par caquets entiers et colmatent l'entrée de ma chambre. Ces pyramides, mon chat famélique les escalade à l'envi dans ses recherches d'hypothétiques souris, sa seule nourriture. Mais mes enfants m'admonestent : la plus petite a les jambes encore trop courtes pour grimper sur ces barricades de volumes, le plus grand trouve indigne de lui ce genre d'acrobaties : dame, il va entrer en Quatrième !

Quant aux livres eux-mêmes, ils les soupèsent du regard, en tournent à peine les pages. Il y en a trop, et puis le plus grand dédaigne ces images qu'il juge sans doute trop enfantines, préfère Asimov et Heinlein en Bibliothèque Rouge (Hachette), tandis que la petite découvre Tintin qu'elle dévore. Ces livres, donc, que je demandais pour eux aux éditeurs sous le fallacieux prétexte d'en faire quel ques commentaires dans les pages de « Charlie mensuel », la seule revue qu'on lit pliée en huit entre Nathan et Casterman en suçant un sucre d'orge par la narine, ces livres, il faut que je me les enfille, business is business. Et, me les enfilant par l'œil, m'y baignant, m'y vau-

trant et m'en aspergeant, je m'aperçois par le vécu que ce que j'avais longtemps subodoré est l'exactitude même : les livres pour enfants, ils sont faits pour les adultes. Pardi ! Ne sont-ce pas des adultes qui les écrivent, les dessinent, les éditent ? Des adultes qui veulent retrouver en eux l'enfant qu'enfants ils chassaient dans leur aspiration à être adultes... Juste retour des choses : nous, les aspirants au gâtisme, nous les bande-mou, enfin nous atteignons notre terre germinale, notre ancrage - la paix. Du champ, les mômes ! Fermez votre gueule et ouvrez la télé pendant que je lis.

FARCEURS. Je ne sais pas si c'est un loir, un hamster, un cochon d'Inde, une marmotte, un hypoménostrevénitor. En tout cas, c'est un petit animal velu et rond comme une bille, familier à coup sûr, trop même, car la fréquentation des demeures des hommes le pousse à user d'objets manufacturés dont il devrait bien se garder : le voilà qui s'emmêle dans les spaghettis, qui tire à l'arc avec un violoncelle, qui joue au tennis avec une crêpe, qui saccage joyeusement un piano. Noir et blanc, des sketches courts, sans paroles : c'est Keaton, mais qui aurait perdu son impassibilité. Et moi aussi, devant ses grimaces. Il est irrésistible, offrez-vous-le. Il s'appelle Max, son créateur Giovanetti (Ecole des Loisirs). Comment un désert où se plante l'œil inquisiteur d'un architecte fou devient une ville vite amputiée que ses habitants désertent, retournant au désert d'a-

côté où leurs enfants, séduits par tout ce sable, y font des pâtés en forme de maisons. Un cartoon à la moralité ambiguë, dessiné rondement par Loup, avec un clin d'œil à Escher et des multitudes de personnages cocasses aux gros yeux blancs. Vite vu, avant l'entr'acte (*L'architecture et la bétonneuse, Ecole des Loisirs*).

Les éléphants font « Tââtâââ », le morse « Chrrrrr », l'âne, devinez un peu, « Hi han », le lion « Rrrroarr » (du classique), le flamand rose « Rouééé » (pourquoi pas ?), le rhinocéros « Snôrrrrr snôrr » (ça, c'est original), et tous les autres... d'autres bruits. Ça s'appelle, je vous le donne en mille, *Les animaux ont la parole* (Peter Spier). Les dessins, aquarellés, sont habiles mais pas trop personnels, et à la fin la petite souris, pas bégueule, fait « Hi-hi-hi-hi... » C'est le seul gag de cette cacophonie (*Ecole des Loisirs*).

La petite coccinelle vilaine se réveille d'humeur hargneuse. Elle veut se battre, provoque d'abord un bourdon, puis un scarabée... de plus en plus gros jusqu'à la baleine. Mais elle trouve que ses adversaires sont toujours « trop petits pour elle ». A la fin, tremblée et fatiguée, elle retourne sur sa feuille s'envoyer une bonne rasade de pucerons. C'est d'Eric Carle, les illustrations gouacheuses sont un peu pâteuses, mais l'ensemble est bien découpé, et puis on apprend à lire l'heure, mais est-ce que c'est utile, à nos âges ? (Fernand Nathan)

ANGLAIS. Je n'aime rien tant



que ces histoires anglaises, moelleuses, assoupies, assourdies, couleur du temps qui passe, un peu automne, un peu crépuscule. Des histoires pour s'endormir en suçant son pouce, la tête dans un immense oreiller plein de plumes immatérielles, la main sur le pelage crépitant d'un chat rempli de viande tiède. Un chat ? Il y en a un dans *John, Rose et le chat*, Rose c'est une petite vieille toute ronde qui vit seule avec son chien, un gros jaloux hirsute qui refuse à sa maîtresse d'accueillir un chat errant. Mais que la vieille tombe malade, alors, là !... John a bon cœur, tout de même – et puis la maladie était feinte. C'est de Jenny Wagner pour les paroles, de Ron Brooks pour la musique – ah ! cette musique rousse, monochrome, passée. Le bois des plinthes, le gris du soir, un reflet sur une casserole en cuivre... Une œuvre d'art, ça, madame (Deux Coqs d'Or) !

Qui dit chat dit souris. *La soupe à la souris*, d'Arnold Lobel, c'est comment une souris qui se retrouve dans la marmite d'une belette arrive à s'en tirer en lui racontant quatre histoires. Tout en demi-teintes, en quarts, en soupairs. Et elle s'en tire ? Je ne vous le dirai pas (Ecole des Loisirs).

Monsieur le lièvre, voulez-vous m'aider ?, c'est le dialogue entre une petite Alice qui voudrait offrir à sa mère des cadeaux bleus, rouges, jaunes, verts, et un lièvre flegmatique et plein de bon sens qui l'aide à trouver. Charlotte Zolotow a écrit l'histoire, Maurice Sendak l'a illustrée, des pleines pages gouachées à l'impressionniste, mignon-mignon (Ecole des Loisirs).

Une leçon de rêve pour un petit loir est signé Janosch. Et même si l'n'est pas Anglais, qu'est-ce que ça peut faire ? L'angletarité des livres pour faux enfants, c'est une qualité d'images, pas une nationalité. Alors ici, le petit



Rose et John mais où est le chat ?

loir a sommeil, sommeille... comme tous les loirs, petits et grands. Il est enlevé par un corbeau, un aigle, un avion, il tombe dans une mare, mais rien n'y fait : il a toujours aussi sommeil. C'est une histoire somnolente, dessinée d'un trait négligent, à parcourir en souriant aux anges quand ils sont tout prêts à vous emporter (Casterman).

La veste magique, de Nicolas Brennan. « Quelle belle journée, soupire Jennie. Ah ! S'il n'y avait pas d'école ! » Heureusement, elle porte une veste magique sur le dos, achetée 15 F au marché aux puces. La voilà qui fait crouler la ville, se transforme en canard, en chien... Mais un souhait maladroite la sépare de sa veste, elle se retrouve dans le bus, sur le chemin de l'école. Comme s'il ne s'était rien passé ? Non ! Elle a fait au moins un rêve merveilleux. Et moi, je me suis usé les yeux à détailler les somptueux dessins de ces villes si anglaises, où chaque brique est à sa place sur chaque mur, où se déploie la cartographie rêvée d'une cité de songes, construite patiemment à la plume et au pinceau trois-pois... (Casterman).

Qui a le premier dessiné des animaux anthropomorphes, habillés comme des fonctionnaires et

raides comme des petits-bourgeois ? Judi et Ron Barrett partent en tout cas en guerre contre cette déculturation. Ils nous crient : *Il ne faut pas habiller les animaux...* « parce que ce serait désastreux pour le porc-épic », « parce que le chameau les mettrait aux mauvais endroits » (chapeaux), « parce que le serpent les perdrait » (caleçons), « parce que la poule serait embarrassée » (pantalons, pour pondre). Et coetera, comme dit mon dictionnaire dans les pages roses. C'est bien rigolo. Et éducatif ? Alors, ça, on s'en fout ! (Ecole des Loisirs.)

DOCUMENTAIRES. Un des plus beaux contes du monde (ou légende, ou mythe, peu importe). C'est celui de l'Arche de Noé. Peter Spier l'a mis en images sans une parole, c'est presque une bande dessinée, avec des cases qui vont de la pleine page au quart de page, le trait à la plume est très enlevé, la couleur légère. Une fausse impression de négligé, et par dessous une belle précision documentaire. Et aussi un faux air de sagesse. Mais en-dessous, plein de détails réalistes qui aèrent ce que l'histoire pouvait avoir de trop figée dans la tradition. Par exemple l'air d'ennui de Noé devant sa bougie, ou le fait que les animaux sortant de l'Arche sont beaucoup plus nombreux qu'à y être entrés (pard ! ils ont fait des petits...), et aussi le triste aspect du bateau à la fin du voyage (ordures et immondices). Superbe ! (Ecole des Loisirs.)

Encore un dessin d'une précision documentaire, mais italien cette fois, encore que le tracé des personnages fasse très « belge » (référence B.D.) : c'est *Le voyage de Christophe Colomb*, de Piero Ventura. Ici, l'histoire reste dans les plates-bandes banalisées de l'Histoire. Mais ce dessin ! Encore un truc à s'user les yeux... Aussi on arrête là (Fernand Nathan).

Andre von





FEARLESS FOSDICK

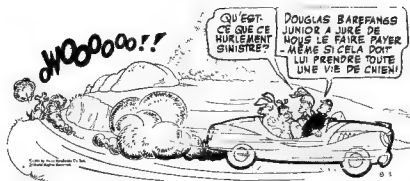
















FIN

TOUTES LES MÉMÉS NE SONT PAS COMME CELLE-LÀ, ET C'EST TANT MIEUX.
C'ÉTAIT UNE VIEILLE MÉME TOUTE CASÉE.
MAIS PAS MORTE.
ELLE VIVAIT PLUTÔT BIEN DE PAR SA FORTUNE, UNE FORTUNE DE VIEUX, IMMENSE-COLOSSALE.

LA SALE



MAIS RADINE, SAUF AVEC LES JEUNES, ELLE ALLAIT DANS LES CAFÉS À JEUNES ET LES INVITAIT À VENIR, DANS SON CHÂTEAU, AU CHATEAU LE REPAS DU TONNERRE. LES ATTENDAIENT, AVEC DU CHAMPAGNE, LE REPAS DU TONNERRE.
ELLE LES REGARDAIT BOUFFER, CACHÉE DANS L'ARMURE DE QUASIMODO.
C'ÉTAIT UNE ARMURE SUR MESURES QUELLE S'ÉTAIT FAIT FAIRE EN VUE DE TELLES SÉANCES POUR PRÉVENIR L'ÉTONNEMENT PROVOQUÉ PAR SA FORME. — EN COURRANT À HAUTEUR DES REINS, COURTES JAMBES ARQUÉES, LA TÊTE SOUS LES ÉPAULES.
— LA VIEILLE AVAIT DIT À MAURICE, SON DOMESTIQUE: MAURICE, TU METTRAS UNE PANCARTE SUR CETTE ARMURE: «ARMURE DE QUASIMODO. C'EST COMPRIS?»
— OUI LA VIEILLE.

MAURICE N'ÉTAIT PAS RÉSPECTUEUX, C'EST LA VIEILLE QUI VOULAIT QU'ON L'APPELLE AINSI. ELLE ÉTAIT TRÈS COQUETTE ET N'AURAIT PAS SURTOUT LE «MADAME» LE DEDRIS QUI VENAIT PLUS VOLONTIERS À L'ESPRIT.

APRÈS LES ALCODOLS, MAURICE ENTRAIT ET USAIT UN PARCHEMIN: «LA VIEILLE VOUS OFFRE DIX LOUIS D'OR À CHACUN SI VOUS ACCEPTEZ DE VOUS DÉSHABILLER ET DE FAIRE L'AMOUR AVEC QUASIMODO». PLUS IL ÉCRIVAIT QUE FAIRE L'AMOUR AVEC QUASIMODO, C'ÉTAIT PAS COMME QU'IL METTAIT UN DOIGT AUX FILLES ET QU'IL BRANLAIT UN PEU LES GARÇONS. RIEN DE BIEN TERRIBLE. INFIN, LA PLUPART ACCEPTEAIENT. LES PASSAIENT DEVANT L'ARMURE ET TROUVAIENT MÊME PARFOIS UN PETIT PLAISIR À LA COURTE CARRESSE

DE LA MAIN DE FER APRÈS ILS RACONTAIENT ÇA AUX COPAINS QUI EXCITÉS, D'ENHÉRAIENT DANS L'ATTENTE DE L'INVITATION.
LORSQUE LES MOEURS FURENT MIS AU COURANT DE CES PRATIQUES PAR UN JEUNE QUE LA VIEILLE QUASIMODO AVAIT REFUSÉ DE PAYER SOUS PRÉTEXTE QU'IL AVAIT JOUÉ SUR LES ARTICULATIONS DE SA MAIN, ET QUE LE FOETUS N'AVAIT RIEN DE TEL POUR FAIRE ROUILLER, ELLE ÉTAIT VRAIMENT RADINE, LA VIEILLE MENTELUSE. LES SÉANCES PIRENT TERMINÉES.

LE CHÂTEAU FUT VENDU AUX ENCHÈRES ET RACHETÉ PAR MAURICE QUI ÉTAIT TRÈS RICHE, CE QUE LA MONDAINE TROUVA LOUCHE.
L'ENQUÊTE ABOUTIT TRÈS VITE: LORS DES SÉANCES, MAURICE LOUAIT À DE RICHES VOYEURS ET VOYEUSES LES AUTRES ARMURES DE LA GALLIE À MANGER. IL Y EN AVAIT CINQUANTE ET MAURICE ÉTAIT CHER.

LA MONDAINE ET LES MOEURS, PERSUADÉS QUE LES GROS BONNETS ÉTAIENT TOUJOURS EN LIBERTÉ ET TENaient ENCORE DE S'APPROPRIER LE CHÂTEAU, ASSISTÈRENT AUX VENTES AUX ENCHÈRES SUIVANTES, CE QUI EFFRAYA LES ACHÉTEURS ÉVENTUELS, ET VOILÀ LE CHÂTEAU ÉTÉ PERSONNE.

TRENTE ANS PASSÈRENT, LE CHÂTEAU FUT DEMOULÉ D'UN BOMBARDEMENT. C'ÉTAIT PAS UN BEAU CHÂTEAU. — MAURICE DEVIANT PRÉSENT DE LA RÉPUBLIQUE ET, PAR SENTIMENTALISME, FIT ENTREPRENDRE DES TRAVAUX SUR LES RUINES DU CASTEL DE LA VIEILLE (C'ÉTAIT SON NOM) EN VUE DE RETROUVER L'ARMURE DE QUASIMODO EN VAIN.

IL CHERCHA ALORS À RETROUVER LES JEUNES QUI AVAIENT PARTICIPÉ AUX SÉANCES ET APPRIT AVEC INQUIÉTUDE QU'ILS ÉTAIENT TOUS MORTS DE MORT VIOLENTE. IL SE MIT SUDAIN À TRANSPIRER ABONDAMMENT EN MÊME TEMPS QU'UN TREM-

blement IRRÉSISTIBLE LE FIT VIPÉRER DU BOUT DES ORTEILS À LA POINTES DES DEDS DES AIGUILLES.
PAR ALLUREUR ET S'AVUANTÈMENT, SES DENTS CLAQUÈRENT.

IL S'ÉTAIT TOUJOURS DEMANDÉ POURQUOI SON CASIER JUDICIAIRE ÉTAIT DEVENU SOUDAINEMENT VIDE, CE QUI AVAIT PERMIS SON ACCÈS EN AU POSTE SUPRÊME. C'EST COMME À LA DÉPRÉHENSION SUSPECTE DE MONDAINE ET DES MOEURS.

TOUJOUR DEVENAIT CLAIR À PRÉSENT: PAS LA PEINE DE TÉLÉPHONER À L'ASILE DE VIEILLARDS. IL DEVINAIT LA RÉPONSE: «ELLE S'EST ENFUIE UN JOUR ET A DU NOUVEAU. TRÈS RAPIDEMENT, UN SON ÉTAIT». TU PARLES, LA CONNAISSANT LUI, MAURICE, UN VRAI ROCI.

ELLE S'ÉTAIT ENFUIE, AVAIT FAUCHÉ L'ARMURE DE QUASIMODO ET EN TREMPES DE SE VENSER. ELLE AVAIT ÉTÉ TRAHIE PAR UN JEUNE, QU'ILS PÉRISSENT TOUS! ET LA POUCÈ AVEC, COMPLICE DE LA JEUNESSE! MAIS POURQUOI AVOIR TRAHIE L'ASCENSION DE MAURICE EN FAISANT DISPARAITRE SA CONDAMNATION DES FICHIER, ALORS QU'IL AVAIT TROMPÉ LA VIEILLE LUI AUSSI?

DE TERRIBLES CERTITUDES, UNE INTERROGATION INSOUTENABLE, MAURICE SENTIT QUE SON COEUR NE TIENDRAIT PLUS LONGTEMPS.

LES OREILLES, ÇA AVAIT. IL PERÇUT UN BRUIT MÉTALLIQUE QU'IL ATTENDAIT PRESQUE ET LE SOULÈGE.

LA STATUE DE QUASIMODO APPARUT DANS LA CHEMINÉE ET IL RECONNU LA VOIX DE LA VIEILLE.

— CE SOIR, TU REÇOIS LES DÉLÉGATIONS DES AMBASSADES. TU ME SAOULES TOUT ÇA ET À LA FIN DU REPAS, TU DEMANDES À TOUT LE MONDE DE PASSER À ROL DEVANT L'ARMURE DE QUASIMODO. PRETEXTE UNE VIEILLE TRADITION DU PAYS À REMETTRE À L'ORDRE DU JOUR, ENFIN DÉMERDE-TOI, JE TE TIENS J'AI TON EXTRAIT DE CASIER JUDICIAIRE EN MA POCSÈS SION.

ÇA VA ÊTRE BEAU, CE SOIR, AU PALAIS.
HEUREUSEMENT QUE TOUTES LES MÉMÉS NE SONT PAS COMME ÇA. LA MÈRE, PAR EXEMPLE, N'OUBLIE JAMAIS SON ANNIVERSAIRE.

petit dico de la sf.



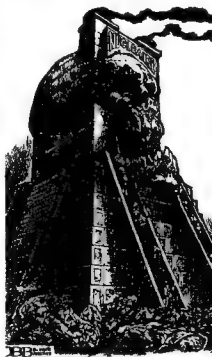
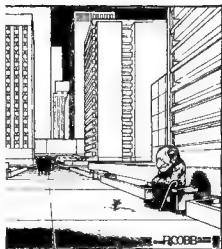
Clément (Hal) : Écrivain américain découvert par John Campbell Jr. et dont la plus grande partie de l'œuvre est parue dans la revue *Astounding S.F.* Campbell avait trouvé en Clément un auteur qui répondait tout à fait à ses désirs de publier des œuvres au contenu scientifique le plus exact possible : c'est depuis Clément qu'on emploie le terme *hard science* (science « dure ») pour désigner un genre de S-F où l'élément scientifique est primordial... Le récit-type abordé par Clément est l'exploration d'une planète où règnent des conditions rigoureusement hostiles aux êtres humains, habitées par des êtres n'ayant absolument aucun point commun avec nous ; comment les Terriens parviennent à survivre et comment ils peuvent tout de même nouer des contacts avec les extra-terrestres forme le développement de ses œuvres.

Typique de ce postulat est *Cycle de feu* (1957, collection « Futurama » aux Presses de la Cité), où un astronaute accidenté arrive à traverser un désert torride coupé de fleuves de lave avec l'aide d'un indigène dont il parvient à apprendre la langue et se familiarise avec les mœurs. Dans *Question de poids* (1953, chez Robert Laffont, « Ailleurs et demain »), il s'agit d'aller récupérer un satellite tombé sur une planète à la rotation tellement rapide qu'à l'équateur, la pesanteur est 900 fois supérieure à celle de la Terre. C'est donc un indigène de ce monde, une sorte de chenille de 45 cm de long nommé Barlennan, rusée et bavarde, qui fera le voyage. En fait, ce qui amuse particulièrement Hal Clément, c'est de créer des races adaptées aux mondes bizarroïdes qu'il invente, et il y réussit avec un louable souci d'échapper à l'anthropocentrisme et au racisme. A ce titre, on peut dire qu'il fait de l'ethnologie fiction pas déshonorante.

Un troisième titre de l'auteur a été traduit en français, *Grains de sable*, un recueil de nouvelles

(Denoël, « Présence du futur »). Cependant, on ne peut guère prétendre que la lecture d'une œuvre de Clément soit bien passionnante en raison de la lenteur de l'intrigue et d'un style plutôt plat. En fait de « hard science », ses disciples et continuateurs, comme Larry Niven ou T.-J. Bass, sont moins poussifs et plus inventifs.

Cobb (Ron) : Dessinateur satirique australien dont la carrière et la renommée se sont établies aux États-Unis depuis plus de dix ans grâce à sa participation à des *iss* de journaux underground comme *Los Angeles Free Press*, *Dallas Notes*, *Spokane Natural*, *Druid Free Press*, etc. Cobb est le graphiste de la contestation par excellence, et il a illustré tous les combats, du féminisme à l'écologie, en passant, bien sûr, par la guerre du Vietnam, la consommation, l'armée, la police. Contrairement à la manière française, où la dérision s'exerce surtout par le biais de la B.D. d'une ou deux planches et de dessins très stylisés et utilisant le discours parlé comme moyen privilégié d'expression (Réiser, Wolinski, Bretecher, tous les copains, quoi...), Cobb n'utilise qu'un seul dessin par idée, avec peu ou pas du tout de texte ; et ce dessin, pour caricatural qu'il soit (les visages), est néanmoins extrêmement pré-

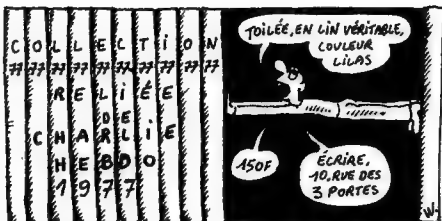


cis graphiquement, très documentaire, et montre une maîtrise exemplaire du noir et du blanc. La plupart des dessins de Cobb feraient, agrandis, des posters magnifiques pour décorer nos pauvres soupentes ventées et grasseuses où nos magnifiques duplex de petits-bourgeois de gauche, et il est vraiment étonnant qu'aucun éditeur, en France tout au moins, n'ait encore exploité le filon...

Les thèmes de prédilection de Cobb sont les robots (gigantesques créatures d'acier, massives et ricanantes, coiffées d'un casque nazi et préfigurant la police de l'avenir), la pollution (cette fameuse image de deux Américains réfugiés sur leur voiture à moitié immergée dans un marais d'ordures, avec les rats qui se lancent à l'assaut, et l'un des deux hommes demandant : « L'écologie, au fait, c'est quoi ? »), les villes de béton, la fin de l'humanité (encore une belle parabole : des dauphins sautant joyeusement hors de l'eau tandis qu'au loin se déploie le champignon atomique, avec ce commentaire : « Heureux les doux, car ils hériteront de la Terre »), l'hypocrisie politique (un Indien famélique recense le contenu d'une caisse parachutée dans le cadre de l'aide au Tiers monde : elle ne contient que des tubes d'ambre solaire), et encore la religion, la bouffe, la majorité silencieuse, tout, quoi...

La richesse de Cobb est fabuleuse (non non : je ne parle pas de ses sous mais de son don d'invention), et c'est, pour l'auteur du Petit Dico en tout cas, LE grand dessinateur politique occidental d'aujourd'hui. Les bonnes publications ne s'y sont pas trompées, puisque ses dessins sont apparus souvent, à la bonne époque, dans *Actuel* (qui l'a lancé en France), *Combat non-violent* et *La Gueule ouverte*, la bonne presse, quoi. On peut trouver quelques brochures originales dans les librairies « in » du Quartier latin, et le seul recueil un peu conséquent de ses dessins paru en France est *Tous copains, tous Américains*, chez Kesselring, le Suisse fou, en 1975. Plus beaucoup de monde ne semble se soucier de Cobb ces temps-ci, et il serait temps qu'un gros album, pas forcément luxueux mais épais comme un botin, lui soit consacré, par un éditeur marginal et intelligent si ça existe.

Andrevon



UN SOUVENIR ! LA COLLECTION RELIÉE DE "CHARLIE-HEBDO"

TEST D'INTELLIGENCE

CONNAISSEZ-VOUS
LE NOUVEAU **B.D.**
32 PAGES DONT
8 PAGES COULEUR
EN VENTE PARTOUT
5F ?

BEN...

- ☐ OUI : VOUS ÊTES SURDOUÉ. CONTINUEZ
- ☐ NON : ABONNEZ-VOUS
- ☐ BEN : RONGEZ-VOUS LES ONGLES, ÇA VOUS CHANGERA.

AU BON CHOIX !

Bel objet d'art.
① Reliure faite pour contenir 12 numéros de "CHARLIE mensuel".
② Chapeau.
③ * 30F chaque, port compris. A commander au journal.
10 rue des 3 portes
75005 PARIS

C'est Hugot, ce farceur de Nîmes, qui nous a apporté plusieurs panneaux de bois d'un pays à lui, peintre de son état, nommé Lattier.

Je ne sais rien de lui, sauf qu'il ne vend pas ses histoires peintes et qu'elles sont très rigolotes.

W.

SOUFFRANCES DU MIMILE PUISSANT ET EX VOTO A SAINTE BARBE.



SOUFFRANCES DU MIMILE PUISSANT

MON AMI CHARLOT FASSET M'A ENCORE DIT L'HISTOIRE DU MIMILE PUISSANT, MINEUR DE LA ROYALE: SON VOISIN POSEAIT DES PIÈGES SUR SA TERRE ET LUI PRENAIT TOUS SES LAPINS ET LE MIMILE PUISSANT, CONTRARIÉ PAR LA CHOSE, UN JOUR QU'IL TROUVE PRIÉ UN ENORME LAPIN, DECIDE DE SE VENGER: IL OUVRE LE PIÈGE, RETIRE LE LAPIN, ET, POUR QU'ON COMPRENNE BIEN QUE C'EST UNE VENGEANCE, RETEND LE PIÈGE, BAISSÉ CULOTTE ET CAGUE DESSUS. AH! MISÈRE! QUAND ÇA DOIT ARRIVER! LE MIMILE S'EST TROP BAISSÉ, SON ÉTRON EST TROP LOURD, LE PIÈGE SE DÉCLANCHE ET LUI BEGAILLE SA VIRILITÉ! MALHEUREUX MIMILE! LES GENS DE LA ROYALE ONT BIEN CRU QU'IL SERAIT PLUS JAMAIS UN HOMME ET ONT PRIÉ POUR LUI LA BONNE SAINTE BARBE LA PATRONNE DES MINEURS.



A FORCE DE COMPRESSES, A FORCE DE PRIÈRES, LE MIMILE S'EST GUÉRI ET SON ÉPOUSE LUI A FAIT ENCORE QUATRE FILS. ET MOI, LATTIER, QUI SAIT CETTE HISTOIRE, J'AI FAIT CET EX VOTO POUR CONTER LES MALHEURS DU MIMILE PUISSANT, SA GUÉRISON MIRACULEUSE ET LA GLOIRE DE SAINTE BARBE PATRONNE DES MINEURS ET DES ARTIFICIERS!

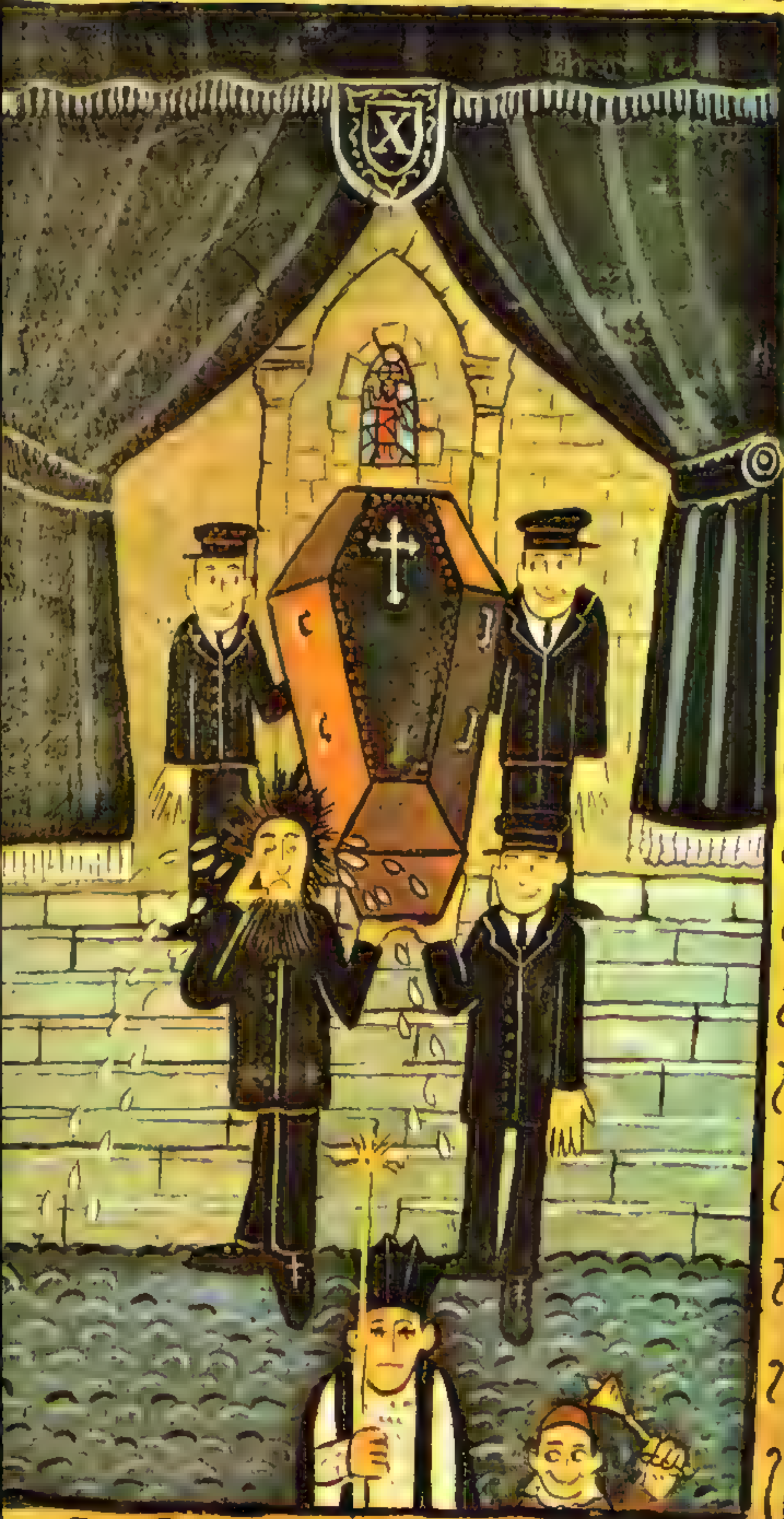


FELICITE FAMILIALE

LOIRE A LA SAINTE BARBE QUI A GUÉRI LE MIMILE PUISSANT

MON PAUVRE CROQUE-MORTS.





MON AMI MARCEL BOYER QUI VIT DANS LA GARRIGUE M'A RACONTÉ QU'IL AVAIT
ETE AUTREFOIS GROQUE-MORTS MAIS QUE D'ENTERREER LES GENS ÇA LUI
REUSSISSAIT GUERE.

MALGRÉ LES CONSEILS DE SES COLLÈGUES IL NE POUVAIT S'EMPÊCHER DE
PLEURER SUR LE PAUVRE MORT ET DE PARTICIPER AU CHAGRIN DES FAMILLES.
A LA CADENCE DE SIX ENTERREMENTS PAR JOUR ÇA LUI FAISAIT
LA TRISTESSE QUASI PERMANENTE : A LA LONGUE SA SANTÉ S'ALTÉRAIT ET
PUIS, IL S'HABITUAIT MAL A LA MORT ET LE RENDEMENT EN SOUFFRAIT.

AU BOUT DE TROIS MOIS SES COLLÈGUES ONT FINI PAR LUI DIRE
QUE S'IL VOULAIT PERSISTER ET REUSSIR DANS CE BEAU METIER IL LUI FALLAIT
FAIRE SES PREUVES ET ILS LUI ONT PROPOSÉ DE MONTRER SON SAVOIR : ILS AVAIEN
JUSTEMENT UN MORT TOUT SEUL DANS UNE MAISON VIDE ET C'ÉTAIT L'OCCASION RÉVE
POUR BOYER DE PROCÉDER SANS AIDE A UNE BELLE MISE EN BIÈRE PROUVANT SE
APTITUDES. MON AMI MARCEL BOYER A ACCEPTÉ L'ÉPREUVE ET PÉNÉTRÉ
SEUL DANS LA MAISON DU MORT.

LE TRAVAIL PARAÎSSAIT FACILE : LE MORT ÉTAIT DÉJÀ DANS SON
GERGUEIL, IL SUFFISAIT DE VISSER LE COUVERCLE. MARCEL A DONC POSÉ LA PLANC
SUR LE MORT ET APPUYÉ POUR LA METTRE EN PLACE.

HORREUR ! LES PIEDS DU GADAVRE SE SONT SOULEVÉS SO
LA PRESSION. MARCEL S'EST PRÉCIPITÉ POUR REMETTRE LES PIEDS A LEUR
PLACE ET LA TÊTE DU MORT S'EST SOULEVÉE A SON TOUR !

ET MARCEL, TERRORISÉ PAR CE MORT A BASCULE A FINI PAR
APPELER AU SECOURS. LES GROQUE-MORTS CHEVRONNES SONT ALORS ENTRÉS
ET, PRENANT LE MORT RÉCALCITRANT PAR LA TÊTE ET LES PIEDS ONT APPUYÉ
BRUTALEMENT. LE MORT A GRAQUÉ ET S'EST MIS DÉFINITIVEMENT EN
PLACE !

ALORS BOYER A COMPRIS : LE MORT INDIGIPLINÉ ÉTAIT
BOSSU ET, RAIDE, BASCULAIT SUR SA BOSSE.

C'ÉTAIT L'EXPLICATION MAIS ÇA N'A PAS TELLEMENT
RASSURÉ MON AMI MARCEL IL A PRÉFÉRÉ QUITTER LE METIER
ET IL S'EST FAIT MAÇON.

MA MAMAN A GONNÉ LE PLUS GRAND BLESSÉ DE LA GRANDE GUERRE : C'ÉTAIT UN MONSIEUR D'ISTRES. D'AVOIR AU FRONT MARCHÉ SUR UNE FOUGASSE, IL AVAIT VOLÉ EN ÉCLATS ET LES FRANÇAIS L'AVAIENT LAISSÉ POUR MORT MAIS LES ALLEMANDS AVAIENT VU QU'IL RESPIRAIT ENCORE ET L'AVAIENT MIS DANS LEURS HOPITAUX.

ET LÀ, POUR BIEN MONTRER QU'ILS SOIGNAIENT BIEN LES PRISONNIERS, LES DOCTEURS ALLEMANDS L'ONT GUÉRI ET, LA GUERRE FINIE L'ONT RENDU À LA FRANCE. SEULEMENT IL ÉTAIT SOURD, AVEUGLE, SANS BRAS, SANS JAMBES !

À ISTRES IL ÉTAIT FIANCÉ, AVANT DE PARTIR À LA GUERRE, ET SA FIANCÉE, MALGRÉ, QU'IL EN RESTAIT PAS BEAUCOUP, L'A QUAND MÊME ÉPOUSÉ.

ET LES CHEFS DU PAYS, EMUS DE CE PATRIOTISME, LUI ONT VOTÉ UNE BONNE PENSION ET CHAQUE ANNÉE, POUR FÊTER LA VICTOIRE, ILS FAISAIENT VENIR À PARIS L'INFIRME ET SON ÉPOUSE.

POUR LE 11 NOVEMBRE L'ÉPOUSE DÉFILAIT À LA TÊTE DES TROUPES EN POUSSANT LE CHARRIOT AVEC SON MARI DEDANT !

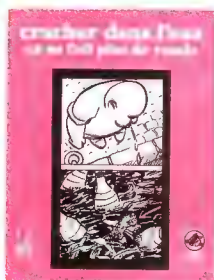
ÇA A DURÉ QUELQUES TEMPS, PUIS IL EST MORT POUR DE BON !







LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout.





ESCALE A NACARO

LA "MOÉNA" AVAIT PRIS LE LARGE TOT CE MATIN-LÀ, PREMIÈRE ESCALE: L'ÎLE DE NACARO, AU SUD DU 20° PARALLÈLE ET SITUÉE SUR LE TRAJET HABITUEL DU CARGO. UN VOYAGE DE ROUTINE POUR LA "MOÉNA" ET SON ÉQUIPAGE SI CE N'EST QU'EXCEPTIONNELLEMENT, 3 PASSAGERS RECOMMANDÉS PAR LA COMPAGNIE MARITIME AVAIENT PRIS PLACE À BORD ET, CHOSE ÉTRANGE, PARMI LA CARGAISON, UNE MYSTÉRIEUSE CRISSÉ ÉTAIT DESTINÉE AU GÉNÉRAL MOBODA EN PERSONNE, LE CHEF SUPRÊME DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DE NACARO.



RUTHEMAN

À BORD, 9 HOMMES D'ÉQUIPAGE ET 6 OFFICIERS, DONT LE COMMANDANT, L'HOMME QUE L'ON SURNOMMAIT "CONDOR" (SANS DOUTE À CAUSE DU COL EN MOUTON GRIS QU'IL PORTAIT IN VARIABLEMENT SOUS TOUTES LES LATITUDES).

INTRIGUÉ TOUT DE MÊME, CONDOR CHERCHAIT DANS LES TERMES DE LA LETTRE QUE LUI AVAIT ADRESSÉE LE DIRECTEUR DE LA COMPAGNIE UNE VAGUE EXPLICATION À CETTE LIVRAISON EXCEPTIONNELLE... MAIS SANS RÉPONSE.

... AINSI QU'UNE CRISSÉ QUE NOUS VOUS RECOMMANDONS DE MANIPULER AVEC LA PLUS GRANDE ATTENTION

EN ESPÉRANT QUE VOS PASSAGERS TROUVERONT LE MEILLEUR ACCUEIL SUR LA "MOÉNA" JE VOUS PRIE DE TROUVER ICI, CHER AMI...

... MEILLEURS SENTIMENTS

14 Sept 1955 "DURBAN"

— le DIRECTEUR



CHER AMI...!
TU PARLES !

CAPTAIN! CAPTAIN!
... SI VOUS ÊTES UN VRAI MARIN ...

ALORS MOI...
JE SUIS
MAO TSE TOUNG

TAC



LA BESTIOLE GRANDIT! C'EST LA NATURE, CAPITAINE... MAIS, DÉTROMPEZ-VOUS, CE N'EST PAS MOI QUELLE SUIT MAIS SEULEMENT LA NOURRITURE QUE JE LUI DONNE

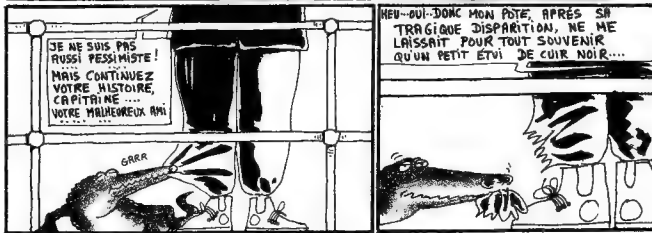
JE SOUHAITE POUR TOI QU'IL FASSE LONGTEMPS LA DISTINCTION....

JE NE SERRAIS PAS SURPRIS DE VOIR TON PROTÉGÉ BOUFFER UN JOUR SA POULE AUX OEUF D'OR



JE NE SUIS PAS RUSSI PESSIMISTE!
... MAIS CONTINUEZ VOTRE HISTOIRE, CAPITAINE ...
VOTRE MALHEUREUX AMI ...

HEU... OUI... DONC MON PÔTE, APRÈS SA TRAGIQUE DISPARITION, NE ME LAISSAIT POUR TOUT SOUVENIR QU'UN PETIT ÉTVI DE CUIR NOIR....



ET DANS CET ÉTVI... YANGO!... IL Y AVAIT 20 DOLLARS ET ... UN PERMIS DE NAVIGATION !

J'AI AUSSITÔT INVESTI LES 20 DOLLARS DANS UNE CASQUETTE...

CELLE-LÀ MÊME QUI DISSIMULE AUJOURD'HUI MA CALVITIE



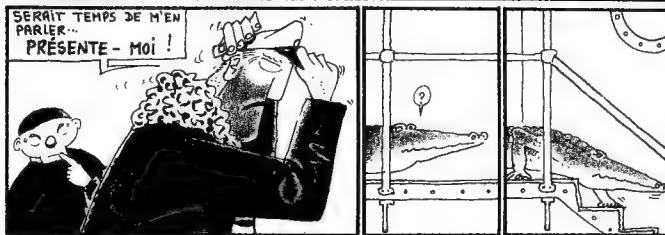
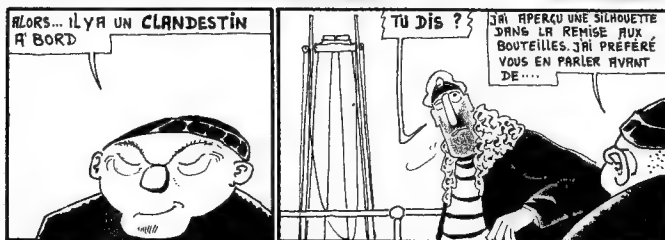
EN APPUYANT SUR LA VISIÈRE, CONDOR FIT BASCULER SA CASQUETTE QUI SOUVRAIT COMME UN COUVERCLE.

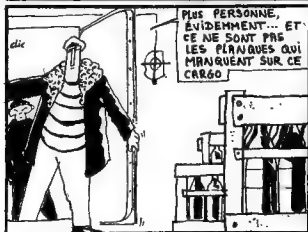
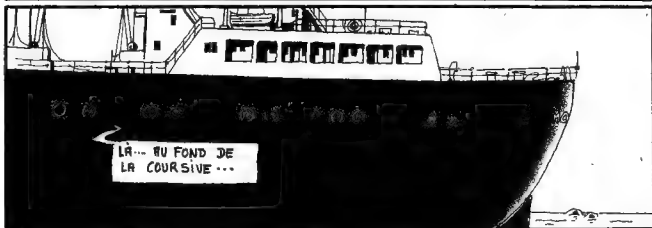
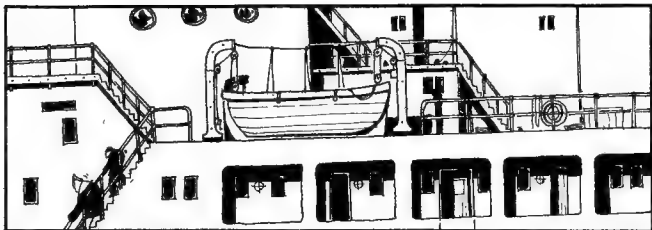
APRÈS DE LA CINQUANTAINE, IL DONNAIT PARFOIS L'IMPRESSION D'ÊTRE UN VIEIL ADOLESCENT QUI N'AURAIT PAS VU PASSER LES ANNÉES.

HÉ HÉ, TRÈS CHIC...!

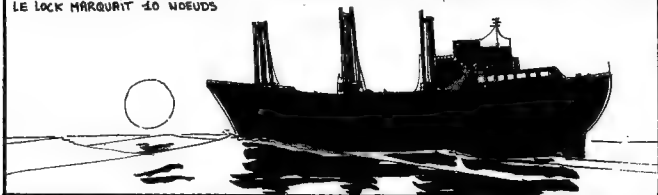
A LA SUITE DE QUOI J'ENTRAI AU SERVICE DE LA COMPAGNIE SOUS LE NOM PRESTIGIEUX DE : 'CAPTAIN TIMOTHY BOREDOM-FURROW' ... ENCORE PLUS CHIC !







LE SOLEIL ÉTAIT AU COUCHANT ET LE LIEUTENANT DUROC AVAIT PRIS LE QUART SUR LA MOENH
LE LOCK MARQUAIT 10 NOEUDS



À L'APPROCHE DU REPAS,
LES PASSAGERS SÉRIEMENT
INSTALLÉS DANS LE CABOT
DES OFFICIERS
À GAUCHE, MR BANK
ÉTAIT LE CONVOYEUR
DE LA FAMEUSE CASSISSE
DU GÉNÉRAL. QUANT
AU PROFESSEUR
BICLAMINE (ARCHÉOLO-
GUE DISTINGUÉ) ET SON
ASSISTANTE, ILS
DEVAIENT OPÉRER
D'IMPORTANTES
FOUILLES
DANS LE
SOU-SOL
DE NACARO



PARLEZ-NOUS DE VOUS, MR BANK.
VOUS AVEZ L'AIR SI MYSTÉRIeux
SUR VOS ACTIVITÉS...

M M...

CHLIE

JE NE PEUX PAS DÉVOILER LE BUT EXACT DE
MA MISSION, VOUS ME COMPRENEZ, J'ESPÈRE.
JE PEUX DIRE CEPENDANT QUELLE EST
CAPITALE POUR L'AVENIR ÉCONOMIQUE
DE NOTRE PAYS... EXCUSEZ-MOI...



EN BIEN, MR BANK, NOTRE
MISSION A NOUS EST TOUT
AUSSI IMPORTANTE POUR LA
CONNAISSANCE ARCHÉOLOGIQUE,
MAIS BIEN MOINS
"SECRÈTE"
QUE LA VOTRE
HE HE HE HE



POUR NE RIEN
VOUS CACHER, C'EST DANS
LES NOTES DU PROF BORG
QUE NOUS AVONS RETROUVÉ LA
TRACE DU TOMBEAU DU
ROI "BOUBIR", QUI IL SITUÉ
PRÉCISEMENT, DANS LA PARTIE
SUD DE NACARO. CONNAISSEZ-VOUS
LE ROI BOUBIR, MR BANK ?



YANG, BONNET BLANC ET TABLIER ASSORTI, VINT INTERROMPRE LA CONVERSATION

LA BISQUE DE HOMARD!

OH!... J'ADORE ÇA



POUR AU LONG DU REPAS
LE PROFESSEUR PARLA
DE SES TRAVAUX AVEC
L'AUTORITE DES GENS
QUI ONT L'HABITUDE
D'ÊTRE ÉCOUTÉS,
TANDIS QUE SON
ASSISTANTE FIXAIT
LES COQUETTES
MOUSTACHES DE
BANK.

VERS 10 H, LE
PROFESSEUR, REGARDANT
SA MONTRE À GOUSSET,
PRIT UN AIR EFFRAYÉ...



OH OH, IL EST TARD -- JE PARLE, JE PARLE...
LE PROFESSEUR EST INTARISABLE
SUR CE SUJET.
...ET PASSIONNANT

VOUS VOUDREZ BIEN
MEXCUSER, MR BANK,
VOTRE COMPAGNIE EST
TRÈS AGRÉABLE, MAIS
L'AVENIR APPARTIENT
À CEUX QUI SE
LEVENT TÔT
... DIT-ON !



POUR QUELQU'UN QUI NE
S'INTÉRESSE QU'AU
PASSÉ, JE VOUS TROUVE
BIEN SOUCIEUX DE
VOTRE AVENIR...
PROFESSEUR SICLAMINE !



EMBARRASSÉ, LE PROFESSEUR
CHERCHA UN INSTANT SA RÉPONSE...



VOUS AVEZ
RAISON !
EN VÉRITÉ,
JE NE PENSE
QU'À ÇA ..
...
UNE CHAIRE
D'ARCHÉOLOGIE
À LA
SORBONNE
HÉ HÉ HÉ



BONSOIR
BONNE NUIT
PROFESSEUR

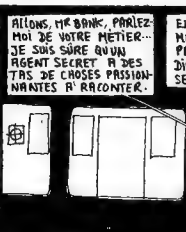
BANK TENDIT
UNE CIGARETTE
À L'ASSISTANTE,
COMME POUR LA
RETEENIR ENCORE
QUELQUES
INSTANTS
(BIEN QU'ELLE
N'AIT MANIFESTÉ
AUCUN
EMPRESSEMENT
À PRENDRE
CONGÉ
DE LUI)...



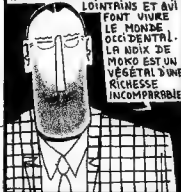
CIGARETTE AN-BALTO... C'EST FORT ?



NE CRAIGNEZ RIEN,
ELLES SONT DOUCES
JE FUME DES
CIGARETTES, DE
FEMME ! HÉ HÉ



EN FAIT, PEU DE GENS CONNAISSENT LES RESSOURCES VITALES QUE NOUS APPORTENT CES PAYS LOINTAINS ET AUI



FONT VIVRE LE MONDE OCCIDENTAL. LA NOIX DE MOKO EST UN VÉGÉTAL D'UNE RICHESSE INCOMPARABLE

ON EXTRAIT DE CE FRUIT TOUTES SORTES DE PRODUITS... DES HUILES FLUIDES, DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES, DES ESSENCES NATURELLES, MEHE LA COQUE FOURNIT UNE MATIÈRE VOISINE DU CAOUTCHOUC...



ET SANS VOUS, LA NOIX DE MOKO NOUS PASSERAIT SOUS LE NEZ... JE SUPPOSE ?



BANK PROMENA SON REGARD SUR LE CORPS PROVOCANT DE MARIANNE



CEST CE PENDENTIF QUE VOUS ? REGARDEZ... C'EST UNE FIBULE HEROVINGIENNE TROUVÉE SUR UN CHANTIER DE FOUILLE ET QUE J'AI DÉFOURNÉ POUR MON COMPTE PERSONNEL....

VOUS N'AVEZ PAS ME DÉMONSTRÉ NEST-CEMS ?



BANK RÉPONDIT PAR UN SOURIRE QUI FIT DOUBLER LA LARGEUR DE SA MOUSTACHE



HEU JE

JE VOUS OFFRE UN "DRINK" DANS MA CABINE ?.. NOUS CONTINUERONS CETTE DISCUSSION DEVANT UN "CAIVAS"...

12 ANS D'ÂGE QUE DITES-VOUS DE ÇA ?

À LA FAÇON QU'ELLE AVAIT DE LUI LANCER SON INVITATION, BANK SAVAIT MAINTENANT QUE LE CHARME DE SES MOUSTACHES N'ÉTAIT PAS CELUI DE SON PERSONNAGE D'AGENT SECRET AVANT FAIT LEUR EFFET SUR L'ASSISTANTE. POURTANT, JETANT UN COUP D'OEIL SUR SA MONTRE IL REPOUSSA L'INVITATION

PAS LE TEMPS... MALHEUREUSEMENT!... MA MISSION... ENFIN... VOUS ME COMPRENEZ... UN AGENT SECRET NA PAS DE REPTT, MA CHÈRE... AH NA... À PLUS TARD, J'ESPÈRE...



ÉTAIT-CE QU'IL
AIMAIT FAIRE
DURER LE
DÉLICIEUX
MOMENT DES
APPROCHES AVEC
LES FEMMES,
OU BIEN SON
6^È SENS D'AGENT
SECRET LUI
DICTAIT-IL À
CET INSTANT
DE DESCENDRE
DANS LA CALE ?

PAS TİMORÉE POUR DEUX SOUS,
LA FILLE... ET BIEN FOUTUE,
AVEC SA ... PERD RIEN POUR
ATTENDRE... UN PEU DE PATIENCE,
MA COCOTTE... CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS

CINÉMA !

.. UN PEU, C'EST
AMUSANT, MAIS
... FAUT PAS EN
RAJOUTER



UN SOUFFLE D'AIR
FRAIS CHARGÉ DE
MUSIQUE RABATTIT
LES CHEVEUX DE
MARIANNE ET LA
FIT FRISSONNER.

ELLE SE DIRIGER
INSTINCTIVEMENT
VERS LE PONT ARRIÈRE
D'OU VENAIT LE SON
MÉLANCOLIQUE D'UN
BANDONÉON



AY MORENA MIA... MI
CORAZON SE QUEBRA.



AL RECORDAR LA BLANCURE
DE TU CARA TAN GUERDA...



AY MORENA MIA... COMO CANTAR MIS
PESARES... SU VOZ COMO LA MIEL...
SU PIEL COMO LA NIEVE...
SU ALMA... EL ORIENTE...



HMM... MAIS...
VOUS AVEZ
LA VOIX DE
CARLOS
GARDEL !

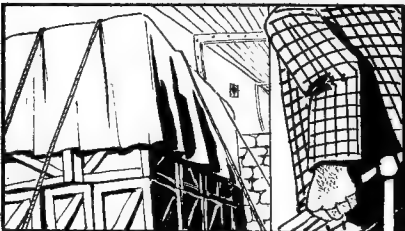


Si..! CARLOS
GARDEL

AH
AH !



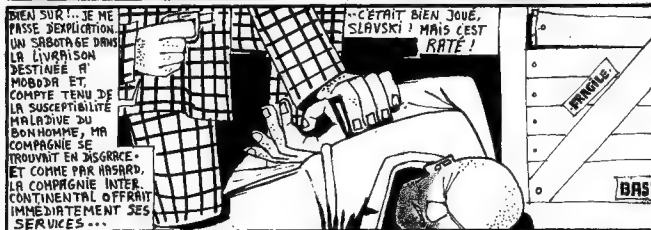
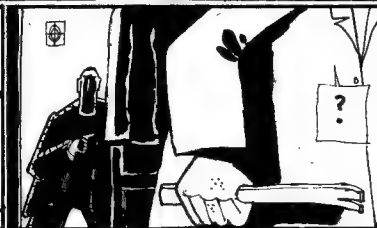
ESPAÑOL... HEU... USTED
TIENE UNA
VOZ MUY
HERMOSA

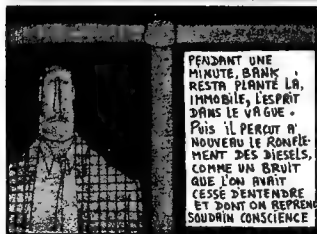
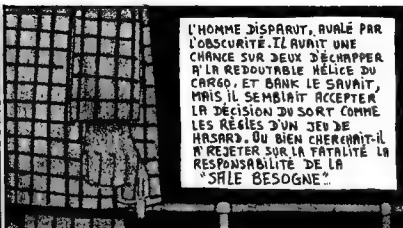


BANK ÉTAIT DESCENDU DANS LA CALE
PRINCIPALE ET SE DIRIGAIT VERS L'
ENDROIT OÙ ÉTAIT ARRIMÉE LA CAISSE
DU GÉNÉRAL DONT IL AVAIT LA CHARGE



ERRR



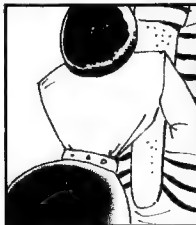
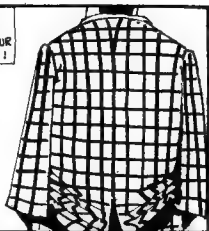


SI NUNCA NA CONOCIDO
MARINERO, VA A ENCONTRAR
UNO VEDA DERO. AH AH

DESPIERE
BIEN!



BONNE
NUIT,
MONSIEUR
BANK!



BANK JETA UN
REGARD MEPRISANT
SUR LA SILHOUETTE
DE L'ASSISTANTE.
IL ETAIT DE CES
HOMMES A QUI
TOUT REUSSIT ET
QUI N'ACCEPTENT
PAS QU'UNE
FEMME LEUR
RESISTE.



A MINUIT, CONDOR PRIT LE QUART



BONSOIR
MR BANK

--SOIR

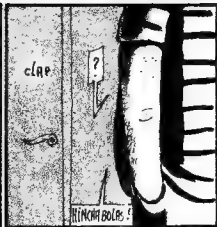
BANK, L'AIR ABSENT, JETA DEVANT LUI
LA CIGARETTE QU'IL VENAIT D'ALLUMER.
IL SUIVIT DU REGARD LE TRAIT ROUGE
QU'ELLE DESSINA SUR LA NUIT AVANT
DE DISPARAITRE DANS LA MER D'ENCRE.
PUIS IL REGAGNA SA CABINE.



ET VOILA
C'EST ICI
QUE JE
DORS



BUENAS
NOCHES,
SENOR
GARDEL



clap

?

FINCHA BOLAS?

LE JARDIN DES DELICES de Jérôme Bosch

Jean-Pierre Jouffroy a eu une idée très simple. Il a pris la plus belle peinture du monde il l'a soigneusement fait photographier en grandeur nature, il en a fait un livre et ce livre est le plus beau livre du monde. Loin de la bousculade du musée du Prado, à Madrid, vous pouvez vous repaître des moindres détails du

chef d'œuvre de Jérôme Bosch.

Jean-Pierre Jouffroy, qui est peintre lui-même et directeur artistique à « L'Humanité Dimanche », nous explique dans sa remarquable préface que Jérôme Bosch était obligé d'être génial puisqu'il peignait pour l'éternité. J'ai pensé que les lecteurs de « Charlie Men-

uel », habitués au génie réfugié à notre époque chez les dessinateurs de bandes dessinées, seraient intéressés par la description minutieuse de l'élaboration des panneaux sur lesquels Jérôme Bosch s'astreignait à peindre afin que son œuvre nous parvienne.

W.

Contrairement à ce que l'on dit d'habitude, « Le Jardin des Délices » est peint sur de la toile. Mais cette toile n'est pas tendue sur un châssis comme l'usage s'en répandra à partir de Raphaël en Italie et Rubens en Flandres, pour faciliter le transport et la manipulation des œuvres ainsi que leur négoce.

La préparation du support de la peinture était faite, du temps de Bosch, avec un soin exigeant qui explique son extraordinaire conservation. Le panneau était d'abord constitué de planches parfaitement rabotées et poncées, assemblées par rainures et languettes et parquées par derrière et en travers pour assurer le maximum de rigidité et contrarier le jeu des joints. La surface ainsi formée à l'endroit était alors encollee à six reprises. La colle était fabriquée en faisant bouillir longuement des rognures de parchemin dans de l'eau. Les colles de peau ou de poisson étaient choisies pour leur souplesse. Elles imprégnaient profondément le bois qui les buvait complètement. Elles étaient posées en couches très minces scrupuleusement racées quand la colle était encore chaude et liquide, avec une spatule de bois, et poncées pour assurer un état de surface parfait.

C'est seulement à ce moment que l'artiste et ses aides posaient sur le panneau une toile très fine par l'opération qui s'appelle encore aujourd'hui le marouflage. Si le lin est le matériau d'exception pour le recouvrement, c'est à la fois en fonction de la nature de la production de l'époque et parce que la fibre du lin est moins sensible que d'autres aux variations hygrométriques. La toile, imprégnée d'une colle chaude de parchemin, un peu plus forte que précédemment, sur son verso, est appliquée, tendue sur le panneau lui-même encollee une dernière fois. Elle recouvre les joints et contrarie les mouvements possibles du panneau en fonction des changements de température et d'humidité. Elle est à son tour enduite d'un mélange de colle et de plâtre mort finement tamisé. Cette opération se faisait en huit passes, à chaud, rigoureusement poncées après séchage.

Quand les toiles n'étaient pas suffisamment larges pour couvrir d'un coup la totalité d'un panneau, le peintre juxtaposait plusieurs lés. Cela est vrai dans le cas qui nous occupe et se remarque par une jointure verticale visible aux environs des deux tiers du panneau central, celui du « Jardin ».

En quoi tout cela, dont la description est si fastidieuse pour quiconque n'a pas pour la technique une passion dévorante, peut-il concerner la peinture proprement dite dont, à juste titre, Léonard dit qu'elle est « cosa mentale » ? Le soin et la minutie extrêmes dans la préparation des panneaux constituent un signe particulièrement remarquable de la considération de la société pour la peinture et de la fonction sociale de celle-ci.

Les aborigènes du centre de l'Australie nous donnent, par l'opposé, une possibilité de mieux comprendre le fait. La peinture, chez eux, n'est pas faite pour être conservée, elle est au contraire jetée dès qu'elle a rempli son usage, elle est comme la parole qui se dissout dans les ondes de l'air au moment même où elle est entendue. Les ethnologues qui ramassent ces déchets langagiers passent pour des êtres singuliers, pour des fous.

Dans cette société du début de la Renaissance, l'inverse est si important qu'à Venise comme dans les Flandres la fabrication des panneaux à peindre est un monopole du pouvoir politique. Les doges s'en expliquent dans l'édit qu'ils rendent public : la peinture est une chose si grave que sa conservation est une question d'Etat dont on ne peut laisser l'issue au hasard de la fantaisie ou des tribulations des artistes.

Mais cela a des conséquences sur la façon même de peindre : on ne peut pas traiter comme rien une chose aussi importante que ces panneaux : la folie, la passion, la liberté seront forcément contenues dans une technique rigoureuse. On ne peut pas risquer de gâcher ce dans quoi est inscrit déjà tant de travail. On sait que les peintres contemporains, soit par la force des choses, soit par goût, sont devenus assez méprisants pour le support. D'une part, aujourd'hui, ce sont eux qui en avancent le prix, contrairement aux usages de la période médiévale et du début de la Renaissance. D'autre part, la majorité d'entre eux est obligée de se passer, durant sa vie, de toute approbation sociale. Le raisonnement individuel des artistes sur la conservation des œuvres ne peut suppléer aux inconvénients dus à la crise sociale où la plupart des œuvres ne valent rien du vivant de leur auteur, ce qui ne les aide pas à investir dans le support.

L'œuvre, du temps de Bosch, était commandée (Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, roi de Castille et des Pays-Bas - c'est celui-ci, grand-père de Philippe II, qui est contemporain de Bosch - ne lui avance-t-il pas trente-six florins en 1504 pour un « Jugement Dernier » qui est sans doute celui de Vienne ou de Monaco), doit et peut être savante, à commencer par sa technique. La société, en même temps qu'elle l'exige, en donne les moyens.

Nous avons un autre avantage à l'observation technique attentive : l'attachement à la matérialité de la peinture conduit à une lecture plus vraie, plus complète, des éléments qui la composent et donc permettent de VOIR plus réellement ce « mental » qui est forcément issu d'éléments matériels. Le balayage oculaire complet du « Jardin des Délices » permettra de former une meilleure image synthétique à quoi participeront toutes les remarques techniques.

Mais la « révolution » technique qui donne la liberté aux artistes dans la rigueur de l'exécution provient d'un changement de nature de l'agglutinant des pigments intervenu vers 1410. Que ce qu'on a sous la brosse ou le pinceau glisse aisément ou résiste est capital du point de vue de la liberté des gestes.

L'huile, comme véhicule de la poudre colorée qu'elle peut enrober, est sans doute connue depuis très longtemps. En tout cas son existence est attestée par des contrats depuis le XI^e siècle et les écrits du moine Théophile. Mais son usage est extrêmement limité par deux catégories de problèmes qui ne vont trouver solution qu'au début du XIV^e siècle.

D'abord l'huile n'est pas naturellement siccatrice ou, du moins, pas suffisamment. D'autre part, le broyage à l'huile de poudres colorées donne des pâtes extrêmement lourdes qui demandent une dilution dans un liquide moins visqueux que l'huile elle-même. Enfin les transparences, dont on sait, a posteriori, qu'elle sont une des qualités majeures de la peinture dite à

l'huile, demandant la pratique d'additifs d'une autre nature, capables de les produire.

C'est la solution de cet ensemble de questions qu'on attribue à Jan Van Eyck, du fait d'une tradition historique persistante qui repose sur quelques lignes d'un livre fameux de Vasari écrit cent ans après, et sur l'analyse des œuvres mêmes du peintre de Bruges.

Quoi qu'il en soit, l'invention de la peinture à l'huile repose essentiellement sur le fait que la peinture à l'huile ne se fait pas à l'huile. Et de cela, le « Jardin des Délices », dans ces délices picturaux, est hautement tributaire, ce qui mérite bien une parenthèse et un petit développement.

La technique de la peinture à l'huile mise en pratique dans le nord de l'Europe à partir des premières années du XV^e siècle, dont la seconde moitié vit Jérôme Bosch s'y exercer, est profondément conséquente, justifiée dans ses bouleversements, des usages qui l'ont précédée.

Si on met de côté la peinture à fresque dont le champ est essentiellement italien et qui, entre autres, a fait progresser le « modelé » par l'exercice particulier de sa technique, la peinture se faisait à la colle. La question du modelé, et ses progrès dans la fresque, est une question capitale. Il s'agit, pour « modeler », de dégrader un ton, du plus foncé au plus clair, ce qui donne le sentiment de la répartition de la lumière au détriment de la couleur. Cette contradiction entre lu-

mière et couleur sera le moteur de toute une partie de la peinture au XIX^e siècle. Mais dans le moment où le problème de la lumière comme intermédiaire créateur du volume se pose comme une exigence absolue d'un nouveau monde pictural en train de naître, on voit facilement ce que la fresque a pu lui apporter, du simple point de vue des commodités techniques. En effet, la fresque s'exécute dans le mouillé, puisque le mur sur lequel on va peindre est enduit d'une couche de mortier de sable fin et de chaux dans laquelle on introduit le pigment coloré avant que le mortier ait pris. Écartons ici les glosses sur la virtuosité nécessaire pour peindre entièrement une surface en moins de douze heures et considérons un avantage immédiat, du point de vue qui nous occupe : le rapport entre le « glissant » et le modelé.

Le fait qu'on peint « dans le frais » permet de poser une certaine quantité de couleur en un endroit, du bout du pinceau par exemple, et, de la paume ou de la partie charnue du dos du pinceau, de répartir de la couleur par frottement dans le mortier, en la diluant de plus en plus par cercles concentriques. On peut partir d'une densité maximum de couleur, au centre, pour arriver à la lumière maximum à la périphérie, ou l'inverse. Le modelé est une tentation « naturelle » de la fresque.

Ce qu'il y a de commun entre la fresque et la peinture à l'huile, tout le reste étant pratiquement opposé, c'est qu'on peint dans quelque chose de glissant qui rend toutes les liaisons possibles entre l'ombre et la lumière comme entre toutes les couleurs les plus violemment contradictoires.

En dehors de la fresque, qui est liée à une certaine conception du bâtiment comme sans doute (mais moins qu'il n'y paraît au premier abord) à quelques considérations climatiques, la peinture pratiquée partout sur panneau avant la peinture à l'huile est la peinture à la « détrempe », c'est-à-dire à l'eau et à la colle.

Elle s'opère sur des « fonds » maigres, exactement comme il a été dit plus haut. Cette peinture est couvrante et la diminution de la charge de pigment ne lui donne guère de transparence. Enfin et surtout (ceci est dit surtout par rapport à l'avenir), cette peinture qui sèche assez vite ne se laisse pas « emmener » par le pinceau et emprisonne les gestes de l'artiste. Comme elle résiste au mouvement du pinceau, elle ne conduit pas « naturellement » au modelé.

On sait même à cette époque du début du XV^e siècle, le problème du « glissement » et celui de la transparence ont été déjà résolus partiellement ou simultanément, au prix de grandes virtuosités techniques, comme dans les peintures du Fayoum où c'est la cire qui sert de véhicule, ou dans les laques chinoises où ces fonctions sont accomplies par la superposition de vernis. Mais tout cela ne donne aucune prestesse et ne libère pas le mouvement. Même si ces solutions sont connues en Europe, à partir de ce moment même, elles ne sont pas imitées.

Par rapport à la colle totalement maigre, un premier progrès considérable permet de dépasser le « coloriage » : c'est l'usage, comme colle, d'œuf, qui est une émulsion d'huile et d'eau. La mayonnaise dans laquelle sont broyées les poudres a des qualités intrinsèques d'opacité nettement supérieures et donne aux couleurs une transparence augmentée.

Commence ainsi à se construire une méthode picturale à laquelle le temps et les progrès de la chimie comme de la physique apporteront des étapes supplémentaires : elle repose sur une préparation ultra maigre des fonds (le panneau lui-même) sur laquelle s'étale une ébauche des grandes masses elle-même maigre, qui consiste à peindre essentiellement les ombres, l'émulsion de gras et de maigre de l'œuf venant habiller le tout en liant l'ombre peinte par l'ébauche à la lumière qui est ce qui est resté du blanc du panneau, lequel, pour cette raison, est en éclatant puis qu'il ne contient aucun véhicule susceptible de jaunir en vieillissant.



C'est dès le XI^e siècle que l'huile en films minces apparaît par-dessus l'œuf pour réchauffer ou refroidir telle ou telle surface par l'adjonction d'un minimum de pigment dans la couche transparente. Mais on ne peut guère faire plus car, dès qu'elle est épaisse, l'huile rancit en s'oxydant, se boursouffle au lieu de sécher.

Ce qui va se passer provient d'une conjonction qui pourrait nous paraître invraisemblable si, justement, l'histoire ne nous en montrait la vérité de façon éclatante.

Cette époque est celle des alchimistes. On a beaucoup daubé sur la recherche de la pierre philosophale. Reste que l'alchimie est la première démarche, depuis la pensée aristotélicienne et depuis Archimède, qui fasse de la manipulation et de l'expérimentation constante le centre de sa pratique. La cuisson était alors une des choses les plus faciles à opérer et les plus difficiles à comprendre. Les alchimistes cuisaient tout.

Parmi les choses qu'ils se mirent à cuire : les huiles. Ainsi, par une méthode systématique dont les buts n'avaient peut-être rien à voir avec l'objet fondamental de l'alchimie, pour autant d'ailleurs qu'on ne connaisse avec assurance, opérèrent-ils une série de transformations de certaines huiles, qui les rendaient infiniment plus siccatives. Et plus dures une fois sèches.

On sait aujourd'hui pourquoi. Mais c'est après un cycle entier qui a permis le triomphe de la peinture à l'huile sans qu'on ait pénétré la théorie et où, précisément, c'est l'approfondissement théorique moderne qui permet de lui trouver des substituts mieux contrôlés.

Les huiles végétales sont très peu volatiles (juste assez pour avoir une odeur), elles ne sèchent pas par évaporation. Elles ne « sèchent » pas, à vrai dire, elles changent de caractéristiques internes par la transformation de multitudes de petites molécules en grosses molécules, processus qui est indéfini à condition d'être amorcé et qui se caractérise par une phase algue. Nous appelons cela aujourd'hui la polymérisation et nous savons que c'est le fait de beaucoup d'autres choses que les huiles végétales : les « plastiques » en général.

L'alchimie, même si elle ne pouvait pas l'expliquer, a découvert une méthode pour siccativer les huiles. A cela s'est ajouté que la manipulation des huiles en présence de certains corps comme le plomb et le manganèse activait considérablement le processus. Deuxième victoire des « touche-à-tout ».

Dans le même temps, arrivaient en Europe par deux voies différentes, celles des Echelles du Levant qui aboutissaient à Venise et celle qui, par des chemins plus complexes, allait aux ports de la Ligue Hanseatique, des produits nouveaux dont les mêmes touche-à-tout s'emparaient avec avidité : toutes sortes de résines, la plupart fossiles, dont la blondeur transparente donne des idées : ambre, copal, dammar, sandaraque. Les vieilles recettes de l'Asie sont percées à jour, transformées. Les voyages océaniques d'Henri le Navigateur sont aussi nécessaires à l'invention de la nouvelle peinture que les peintres alchimistes qu'ils fournissent innocemment, sans mesurer les conséquences esthétiques de ce qui est transporté au fond des vaisseaux. Mais il manque encore quelque chose : les huiles restent lourdes (d'autant qu'elles sont cuites) et donc les vernis à base de résine dans lesquelles on arrive tant bien que mal à les dissoudre, à chaud ou à froid, dans les matras de terre : il manque un diluant léger qui permette de filer la pâte.

Il est trouvé avec les « huiles essentielles », que nous appelons simplement essences : les térébenthines, qui résultent de la distillation des résines de pin, mêlées pour la térébenthine de Venise, pin maritime pour le reste.

Alors, avec la patience et l'immense savoir pratique issus du Moyen Âge, peut-on se mettre à brôyer des

poudres avec des liquides variables suivant la nature chimique des couleurs, composés d'huile crue (il en faut bien un peu), d'huile cuite (il en faut aussi, ne serait-ce que pour amorcer le processus de polymérisation), de résines tendres et dures formant une pâte que l'essence (qui se volatilise) dilue à volonté.

Les peintres ne travaillent pas dans la solitude, ils sont entourés d'un monde d'apprentis (Cennino Cennini, contemporain de Van Eyck, compte treize ans pour commencer à savoir faire quelque chose), de fils et de grollots qui non seulement fabriquent les produits avec un soin extrême en fonction de lois de rapports minutieuses entre les éléments, mais à la demande, en fonction des besoins du « Maître », à sa demande, au jour le jour.

C'est un matériau magnifique qui se développe : il est transparent si on le veut et il glisse, ce qui autorise toutes les prestesses de main, les recouvrements subtils, les opacités, les finesses, celles mêmes que va pratiquer Jérôme Bosch quand il l'aura bien en main.

Rares sont en effet les peintres qui se font autant de délice d'une habileté toujours spirituelle, enlevée, joyeuse, et qui ne sent jamais la peine. Rares sont ceux qui se roulent autant dans le lit de la peinture, produisant la cause de nos plaisirs par le leur, extrême. Encore fallait-il mettre le doigt sur l'énorme processus social qui met entre les doigts d'un homme un pinceau et une technique dans toute sa splendeur. Encore faut-il souligner que la « liberté de l'huile » ne se produit qu'au bout d'une succession de phases rigoureusement observées dans leur ordre et patiemment constituées pour permettre l'explosion finale.

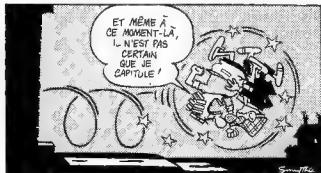
Héritière des anciennes techniques, la nouvelle commence comme elles. Les fonds sont toujours absorbants, l'ébauche est toujours maigre, à la colle, sur un tracé à la pierre noire, hachuré, ou à la pointe d'argent, elle établit les ombres. Les premiers rebats à l'œuf (qui introduit la mixité du gras et du maigre) opèrent le début des liaisons de l'ombre à la lumière. C'est la fin qui s'emporte, à l'huile, par succession de transparences, avec cette facilité à « filer » du bout du pinceau pointu de marbre des détails d'écriture opaques ou opalescents. Il n'y a pas de repentirs, seulement une méthode qui se termine par la liberté et le plaisir.

Ainsi est cette peinture de Jérôme Bosch, avec cet aspect émaillé porté par une matière onctueuse et ferme qui est le propre de la première technique flamande, transformée seulement par Rubens, et dont hériteront les Espagnols, jusqu'à Goya, comme un souvenir indispensable de l'occupation des Flandres. Les colonisateurs civiliseront les colonisés.

S'écarteraient ainsi quelques questions dont on ne peut trouver d'éléments ailleurs. Les peintres peignent peu. A compter même que la moitié de leurs œuvres aient disparu, ce qui est tout à fait possible sinon probable, le nombre des œuvres de Van Eyck, Memling, Bosch, Brueghel, Vermeer, se compte en petites dizaines. On en conclut hâtivement à la lenteur d'exécution. Quand on regarde la peinture, tout prouve le contraire : ils ne sont pas embarrassés de leur technique. On ferait mieux de penser à la longueur de la préparation, tant technique que mentale, qui ne sera bouleversée que par Rubens et par la multiplication des aides qui ne lui cèdent la place que pour finir.

Ainsi s'explique aussi la qualité de la conservation de la peinture. Mais cela soulève au passage un autre problème : approximativement dans trente-cinq ans d'existence, Bosch a vécu d'une trentaine d'œuvres, ce qui souligne à quel point la grande valeur sociale attribuée à la peinture trouvait moyen de se transformer en valeur économique. Comme on est loin de deux cents francs que Monet ou Sisley n'arrivaient pas à trouver pour un tableau en 1880, sans parler de Van Gogh, qui ne vivait que des subsides de son frère...







Les grandes Heures de
L'HISTOIRE.



What's up doc?

RIVOIRE ET CARRET EN SYLDAVIE

Le Boeing 707 de la «JAT» roule pesamment sur le ballast de l'aéroport yougoslave. A bord, Rivoire et Carret contemplant, consternés, les débris de leur plateau-repas et les carreaux de tuiles des hôtes croates.

Zagreb, juin 78, 3^e Festival du Film d'animation. Les journalistes ne sont pas pris en charge, doivent raquer l'hôtel et la bouffe. Seuls les auteurs de films en compétition sont choyés, nourris, logés, gavés, bordés... Rivoire et Carret, petits malins, veulent aussi piquer dans les carrées à trente sacs la nuit de l'Intercontinental Hôtel et manger du bortsch dans de la vaisselle d'argent. Alors que font Rivoire et Carret ? Ils bricolent vite fait deux films d'animation, se débrouillent pour être pris en compétition. Et voilà pourquoi, à l'aéroport, on se précipite vers eux avec empressement pour leur passer des couronnes de fleurs autour du cou, tandis que les autres journalistes, pauvres niais, s'entassent dans un autocar pourri vers le camping le plus proche.

La Yougoslavie. On s'attendait à une Sydavie peuplée de bergers à moustaches d'oustachis, sentant fort le bouc, et de petites vieilles ridées à fichu, le tout avec des relents d'outre-rideau de fer, zombies kraftwerkien et Politzkaia, jeunes avides de bribes occidentales, chewing-gum, jeans et pop-music.

Tu parles ! Remballes tes clics-chés, Paulo.

D'abord, entre l'aéroport et la ville, des H.L.M., des Z.U.P., des Z.A.D., kif-kif Epinay, Aubervilliers ou Ivry-sur-Seine. Dans une grande artère, une bande-roule en travers d'un bâtiment : «The Strangers». La new wave anglaise chez les Sydaves ! A partir de là, on ne s'étonne plus de rien.

Voilà l'Intercontinental Hôtel, flût capitaliste de 17 étages en béton fiché au cœur du socia-

lisme. Quand Mick Jagger y est descendu, il a loué un étage entier et l'a fait repeindre en bleu. Au dernier niveau, l'«Opera Supper Club». Un orchestre nul joue «Doctor Jivago», «Je t'aime moi non plus» et «Yesterday» des Beatles. Des ringards dansent - hommes d'affaires en goguette, touristes ou bureaucrates indigènes. Les réalisateurs invités tortorent en bas, dans le «Crystal Ball Room» - moquette orange et lustres mahoissés. On bouffe comme des cochons, pour bien montrer qu'on ne se laisse pas acheter. Balade en ville. Dans chaque vitrine, la tronche à Tito. Le 11^e congrès du Parti communiste yougoslave bat son plein. Sur une place, devant un bâtiment ocre à colonnades, plein de freaks chevelus en Levis zonent sur les pelouses. Partout des graffitis à la gloire de Tito, peints bien proprement au rouleau... Mais aussi d'autres inscriptions, plus timides, à la craie : signes de la paix, «Punk», «Sex Pistols». Bizarre, bizarre. Dans les vitrines des disquaires - pas très fournis et sonos merdiques -, «Clash», les «Stranglers», David Bowie, Patti Smith, Iggy Pop... Sur le présentoir des kiosques, des journaux de fesse : «Lui», «Playboy», et «Start», sorte de «Lui» yougoslave. «On a réédité Bakounine et une biographie de Trotsky. Ça fait chier les Russes. Et dès que quelque chose peut emmerder les Russes, on le fait !» C'est un gauchio-freaky local qui cause. Il s'occupe de «Studentlist», le journal des étudiants de Zagreb dans lequel ils repiquent des photos d'«Hara-Kiri» et des B.D. de Willem. Ouah, mais c'est le pays du socialisme cool, ici ! Ouais, faut pas pousser quand même. Suffit de s'appeler Rivoire et Carret et d'aller faire un tour au Musée de la Révolution pour s'en apercevoir...

TITO ET GROS MINET

Le Musée de la Révolution, c'est une bâtisse circulaire en béton pisseux, juste sur le chemin du festival. Nous, bons cons, on se dit : «Tiens, on va aller voir la révolution». Bon. Vous me direz, déjà, mettre la révolution dans un musée, c'est pas très malin. Mais en plus, faut voir le musée. Là-dedans, c'est tout vieux tanks cabossés, photos jaunies, pétroires rouillées, calots à étoile rouge et grands cou-



Le Musée de la Révolution



La salle à manger

teaux d'ogres bolchós. C'est mal éclairé, les néons papillotent ou sont pétés, le parquet agonise, la poussière n'a pas été faite depuis le 1^{er} congrès du P.C. On est avec un pote anglais très farfou, et bon, on sort quelques vannes, on rigole un peu. Soudain, apparition étrange. Une femme, jeune, lèvres écarlates, cheveux noirs, chemise rouge... une sorte de femelle kraftwerkienne, raide comme un piquet, sympathique comme le Goulag. Elle commence à nous filer le train, à un mètre, pas à pas. Bon, on a

vite fait le tour du machin. On va se casser quand la camarade de choc nous fait signe : « Vous trouvez vraiment qu'il y a de quoi rire, dans ce musée ? » qu'elle attaque, très sèche, en anglais. « J'ai compris tout ce que vous avez dit, ce n'est pas bien, on ne doit pas se moquer de la révolution ! » Et pointant un index vengeur vers le camarade Carret, qu'elle a pris, on se demande bien pourquoi, pour un émule et compatriote des Sex-Pistols : « Les punks anglais n'ont qu'à rester chez eux. Je suis allée en Angleterre, et je n'ai pas ri de votre histoire. Vous ne devez pas rire de la notre ! » Pour finir, les menaces : « Prenez garde, il pourrait vous arriver des bricoles, des « gens » pourraient vous attendre à la sortie... » Rivoire et Carret encadrés par les sbires de la Milicija et jetés en prison, quel reportage en perspective, coco ! Mais la leçon de morale terminée, elle nous laisse retourner à nos mickeys.

UN FESTIVAL CHIANT, MAIS CHIANT...

Les films, alors. Bonjour l'ennui. Les spectateurs sortent des séances éreintés, accablés. Jamais vu un niveau aussi faible. La proximité des festivals internationaux y est pour quelque chose. Chaque festival passe les films refusés au précédent. A la fin, on se tape le résidu du résidu.

Quelques films à sauver, tout de même. Par exemple, un Bulgare, de Nicolas Todorov, *Odyssée*. Un funambule lutte contre un vent terrible, qui s'avère provo-

qué par des types soufflant au bout de la corde. Et le funambule, parvenu à destination, se met à son tour à souffler comme un fou. Passé complètement inaperçu. *Rapid Eye Movements*, film américain, carrément du grand ciné. On navigue parmi les invités d'une party, les visages nous frôlent, on fonce sur une autoroute la nuit, on devine à travers des effets optiques, comme entre un store, des choses pas racontables que fait une dame à un monsieur... très beau. *Special Delivery*, dessin animé canadien de John Weldon. Les aventures à rebondissements d'un feignant qui n'a pas déblayé la neige devant sa maison. Négligence qui commence par coûter la vie au facteur qui dérape et se rompt le cou sur les marches...

Satiemania, le grand prix, film yougoslave de Gasparovic : de la grande animation, 10 minutes de virtuosité sur une musique d'Eric Satie. Ça pourrait durer des heures tellement c'est beau et planant (ça, c'est l'avis de Rivoire...). Un produit de prestige de « Zagreb Film Studios », machiavelliquement programmé pour clore le festival, grand prix téléphoné d'avance : distinction importante pour les Yougoslaves qui, en s'adjugeant la médaille, garantissent ainsi leur représentation sur le marché international. Magouilles, magouilles...

Pas mal de films un peu co-chons, contrairement aux festivals d'Ottawa et d'Annecy, où la tendance est plutôt à saquer tout ce qui ressemble à une quéquette. *Queerdom*, un film « gay » et marrant des Améri-

cains Kim et Gifford, les deux films du Hollandais Gerrit Van Dyk, *Cub Men Cube* et *Quod Libet*, un érotisme tranquille et joli mais suffisamment dérangeant pour avoir été refusé à Annecy.

La grande surprise, *Many Years Ago*, de Jorge Amorós, un dessin animé espagnol de 20 minutes. Depuis Segundo de Chomón, un précurseur du XIX^e, le D.A. espagnol roupillait. Quel réveil ! Franco pas sitôt claqué, c'est du délire. L'aube de l'humanité, les singes de 2001 revus et corrigés, entre Tarzoq de Picha et « La Vie au grand air » de Reiser, ça se pelote les nichons, ça pisse dans la mare des autres, ça s'étripe à coup de karaté. C'est plein d'allusions politiques à la situation espagnole, super-animé, et on a hurlé de rire. Enfin, le palmarès. Grottesque. Sur 14 films primés, 10 de l'Europe de l'Est. Bien sûr, les films russes, quoique nuls, ont eu leur ration de médailles... Vive le socialisme, boljemoi ! Signalons que la France était surtout représentée par les films de l'écurie Cinéma : *En voiture Simone*, de Manuel Otero, *Une si jolie petite guerre*, de Philippe Fausten et Henry Heidsiek, *La Niche*, de Gérard Collin, et les deux meilleurs films du festival, selon notre palmarès personnel : *L'Evasion*, marionnettes animées, et *Tragique Destin*, une aventure de Riri le spermatozoïde.

L'Evasion, de Rivoire.

Tragique destin, de Carret.

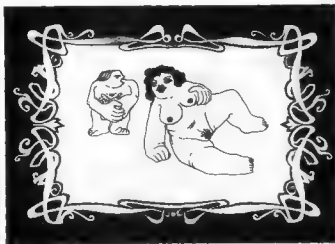
Hum.

Koniec, les gars.

Rivoire et Carret



Satiemania



Quod Libet

ZOAMS ET DAHALOS

ZOAMS : nom donné par eux-mêmes à un groupe de jeunes et moins jeunes, habitant les quartiers populeux et populaires de Tananarive (capitale de Madagascar), en particulier du quartier d'Isotry, surnommé « Moscou » (cf. « Charlie mensuel » de février 78).

DAHALOS : appellation contrôlée de groupes marginaux et organisés pratiquant notamment le vol de zébus (bœufs à bosse) dans les campagnes malgaches.





DANS LA SAVANE DU TOU EST SOLENNEL ET GRACIEUSEMENT COOL... COOL...





PEU APRÈS CETTE HÂTE FORCÉE, LE GROUPE ARRIVE
BIENTÔT À DESTINATION... DANS LE VENTRE...



...DANS LE GROS VENTRE DES MONTAGNES
ROUGES DE L'ISALO... DEMEURE...



DEMEURE DE CHEF RETO ET SES GENS.



RETO ENCORE PAS
VOLER ZEBUS! POUR
NOUS KITAKI-SAN!
MAUVAIS MAUVAIS
POUR NOUS, ÇA!



ET ALORS!... MONSIEUR KITAKI-SAN, TU BOUPES CAR ON M'CHÈPE PLUS DES ZEBUS POUR TES
USINES DE CORNED -BEEF... JE HAIS LE CORNED -BEEF! TU VEUX QUE JE TE DISE?... T'ES UN GROS CORNED
BEEF POURRI QUI EXPLOITE LES PAUVRES DAHALOS COMME NOUS QUI PRENNENT TOUS LES RISQUES!
D'AILLEURS, JE NE VOLERAI PLUS NI ZEBUS... NI ZEBUS, NI... (MANS NOS ACCORDS STIPUL...)

JE CHIE DESSUS!

M'SIEUR ZÉRO,

T'ES VRAIMENT ZÉRO! ZÉRO!

T'AS PAS PIGÉ QUE JE MARCHE PLUS DANS

COM QUI NE FONT
DE MES PROPRES

...NOS ACCORDS?

TES COMBINES À LA
PARTICIPER AU PILLAGE
FRÈRES?... JE TE DÉÇOIS?



À CENT BORNES DE LÀ... AU MÊME INSTANT...



...RACONTE QUE LES ZOAMS ET LE CERQUEL ONT ÉTÉ EMBARQUÉS PAR LE "CAPITAINE"... MAIS LES GENDARMES MUSSI, PARAÎT-IL, VONT ATTAQUER REJO CHEZ LUI!... ET RAMOUSE! QUE VA-T-IL ADVENIR DE LUI! HAH! LUI QUI A TOUJOURS PEUR DE TOUT PERDRE... IL VIENT DE TOUT PERDRE POUR DE BON! FAUVRE TITE!



DU CÔTÉ DES MONTAIGNES ROUGES, IL Y A, EN EFFET, DE L'ANIMATION...



ET PUIS MARRE D'ÊTRE MOLESTÉ! MARRE D'ÊTRE SUSPECTE! MARRE! C'EST COMME ÇA QU'ON POUSSE LES BRAVES GENS À OSER, CE QU'ELLES M'OSERAIENT...



LES GENDARMES ET LES FOKOMOLO VONT, PARAÎT-IL, EN FINIR AVEC LE CAPITAINE... PUIS QU'IL EXAGÈRE...



EN CES MÊMES MOMENTS, À TANA (1), CHÈZ RAMOUSE,
DESTINATAIRE DU CERQUEIL AU SHIT.



MAGASIN FAK

TANA: TANANARIVE, CAPITALE DE MADAGASCAR.



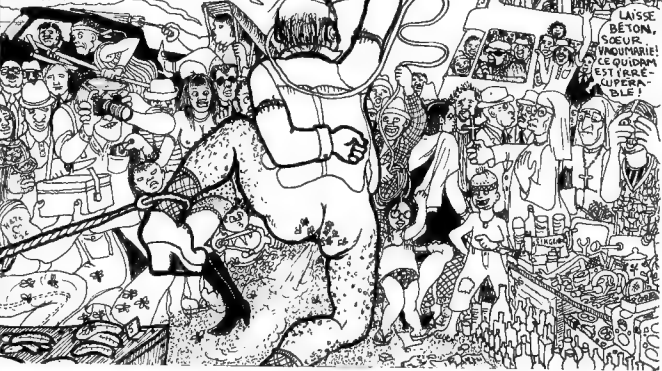
...LES ONT ENCORE ATTAQUÉ UN CAMION
ET SE SONT EMPARÉ D'UN CERQUEIL DE
BRIGANDS PATENTÉS, REJO ET SES DA-
HALOS SONT DEVENUS SACRILÈGES!
MAIS LE SERA LEUR DERNIER
MÉAUTÉ CAR À L'HEURE OÙ
NOUS CAUSONS, FORCES
DE L'ORDRE ET FOKO
NOLO VONT...



DIS DONC SI T'ES
RUINÉ, JE ME BA-
RRE! JE SUIS LÀ
BECAUSE LE FRIC
JE TE PLAINS
MAIS C'EST
LAVIE!



...SUIS PAS COMME VOUS? ET ALORS? LE DROIT
À LA DIFFÉRENCE, VOUS CONNAISSEZ? À CHACUN
SON AUTHENTICITE, MES MIGNONS!
HIPIPI **HOURRAH!**
ACTIVE COUILLON!
CES SPECTACLES INDI-
GENES... FOUM! ILS
ME FONT TILT!



BON! TU ME LIVRES DEUX HELICOPTÈRES "BELL", UNE DOUZAINE DE FUSÉES "SAM", TOUT ÇA AVEC PIÈCES DE RECHANGE, ET EN PRIME UNE AUTRE TÊTE-GOULEUR POUR MES GOSSES, ET T'AURAS TOUS LES ZÉBUS QU'IL TE VEUX! MAINTENANT DÉGAGE!



AH, LES P'TITS MERDEUX! ON VA LES EMPALER! CE SONT DES INDICS QUI CROYAIENT POUVOIR NOUS FLÎQUER SANS CASSE! EH BEN! SANS SOURCILS, PEUT-ÊTRE QUE...





GENDARMES ET FOKONOLO (1) SONT LÀ... DEHORS! ILS VEULENT NOUS RENTRER DEDANS. VU QU'ILS
PENSENT QUE NOUS SOMMES SALAUDS ENVERS EUX! ILS SE GOURENT! LES HUMAINS PEUVENT-ILS
ÊTRE CONSCIENTIEMMENT SALAUDS ENTRE EUX? RISIBLE... AUSSI, NOUS ALUMONS LES RECEVOIR EN INVITÉS!
ON DISCUTERA À CŒUR OUVERT! IL EN SORTIRA LES BONNES IDÉES QUI CONTAMINERONT TOUT LE MONDE,
QUI RÉCONCILERONT TOUT LE MONDE!... MAIS DESA...

TREPIGNONS DE FRATERNITÉ EN HURLANT ENSEMBLE!!
JUBILONS! JUBILONS!!



ET MATRAQUE PAR LE FEELING ÉPOUSTOUFLANT DE LEUR LÉADER, TOUT LE MONDE S'ENERVE BIEN... ET
TRÉPILLE MÉCANIQUEMENT, EN TOURNANT DE PLUS EN PLUS VITE AUTOUR DU VÉNÉRABLE
KAKAZOMANGA...



KAKAZOMANGA: PÔTEAUX SCULPTÉS ET SANCTIFIÉS SERVANT D'IDOLE.







POURQUOI I' SE DÉ-
FENDENT PAS ? I' SONT
MÊME PAS ARMÉS !
C'EST PAS NORMAL !

C'EST POURTANT PAS LES ARMES
QUI MANQUENT CHEZ EUX !
J'AI L'IMPRESSION QU'ON A
GAFFÉ... QU'IL Y A UNE BANQUE
MAIS OÙ ?



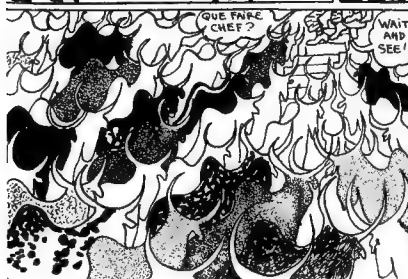
CESSEZ LE FEU...
ON SE BAT PAS... ON
MASSACRE ET ÇA VA PLUS !

DISTRIBUE FRIC ET
VIVRES À NOS GENS
ET DISPERSER LES
DANS LA NATURE !
PRÉPARE AUSSI LA
MINI-JEEP ! JE MONTE
À TANA POUR NEGOCIER
CE QUI PEUT
L'ÊTRE... VITE !
JE VAIS LES
CONTENIR UN
MOMENT !

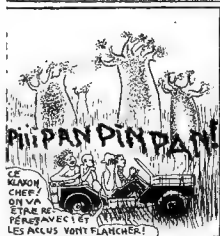
OON
OON !



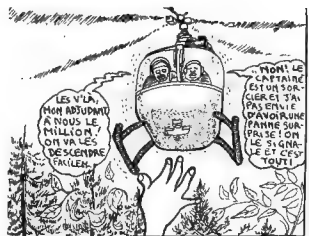
LE SIFFLET À ULTRA-SONS À LA BOUCHE
REJO ENTRAÎNE LES ZEBUS ET CHARGE
MARÉCHAUSÉE ET
FOKONOLO...



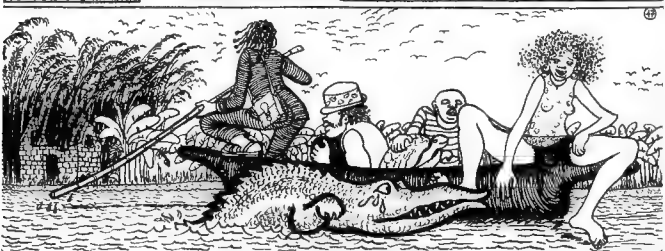








BIENTOT, RESO ET LES ZOAMS SONT A TANA.



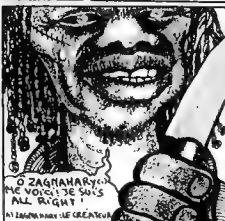


JE VOUS AI À LA BOURSE, AUSSI VOICI POUR VOUS...
UN CRISTAL DE BÉRYL, AIGUE-MARINE DE UMLIVRE, UN DEMI-KILO DE FAVO-BRONZEE ET PUIS JE VOUDRAIS QUE VOUS ME RENDIEZ UN PETIT SERVICE...



SI FAVO BRONZEE, MASHIN TRANTE AU MIEL ET VIEILLI PENDANT 20 ANS ET QU'EN RESERVE EXCLUSIVEMENT À L'USAGE DES FRÈRES-SORCIERS.

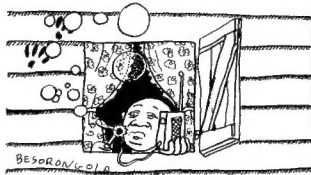
LETTE AMULETTE VOUS ME LA FEREZ ACCOMPAGNÉ. ENFIN, JETTE-LA DANS L'EAU QU'UND J'Y SERAI TOUT À L'HEURE!



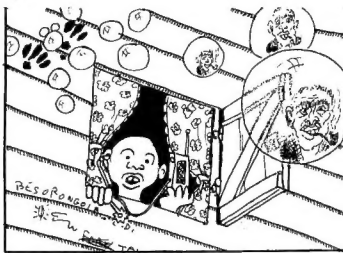
UN SAINT DOUX JÉSUS! J'AI VU UN SAINT!

OH LA LA! QUELLE CONNERIE! JE VOUDRAIS LE RESSUSCITER POUR LE TUER D'AVOIR FAIT ÇA!

QUELQUES JOURS APRÈS, DANS UNE
MAISON DANS LE QUARTIER DE MOSCOU



N MOSCOU - UN QUARTIER DE TANANARIVE







*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1978,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

